

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt

Programme franco-allemand
pour jeunes traductrices et
traducteurs littéraires

Georges-Arthur Goldschmidt-Programm

Deutsch-französisches Austauschprogramm
für junge Literaturübersetzer*innen

2020



Le programme Georges–Arthur Goldschmidt

Programme franco–allemand
pour jeunes traductrices et
traducteurs littéraires

Georges–Arthur Goldschmidt–Programm

Deutsch–französisches Austauschprogramm
für junge Literaturübersetzer*innen

2020

Sommaire / Inhalt

Préface	4
Vorwort	6
Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt	8
Der Schirmherr: Georges-Arthur Goldschmidt	9
Le Programme Goldschmidt en Suisse	10
Das Goldschmidt-Programm in der Schweiz	11
L'atelier de traduction français-allemand du programme Goldschmidt 2020	12
Die französisch-deutsche Übersetzungswerkstatt des Goldschmidt-Programms 2020	14
Remerciements / Danksagung	16
Les auteures et auteurs / Die Autor*innen	18
Les traductrices et traducteurs / Die Übersetzer*innen	19
Mädchen in Not	20
Anne Lepper // Claire Carnin Schaeffersphilippen, 2016	
Was uns erinnern lässt	30
Kati Naumann // Camille Ducros HarperCollins Germany, 2019	
Schlafen Fische?	38
Jens Raschke, Jens Rasmus (Ill.) // Clea Eden Mixtvision, 2017	

In der Fremde sprechen die Bäume arabisch Usama Al Shahmani // Aurélien Monnet Limmat Verlag, 2018	46
Schäfchen im Trockenen Anke Stelling // Marion Schiegnitz Verbrecher Verlag, 2018	56
Je suis Ariel Sharon Yara El-Ghadban // Sophie Beese Mémoire d'encrier, 2018	64
L'Éducation occidentale Boris Le Roy // Sara Fischer Actes Sud, 2019	72
Là où les chiens aboient par la queue Estelle-Sarah Bulle // Claire Schmartz Liana Levi, 2018	78
Le Cirque interdit Célia Flaux // Désirée Schneider Scrineo, 2019	86
À la ligne. Feuilletts d'usine. Joseph Ponthus // Mira Lina Simon Éditions de la Table ronde, 2019	94
Impressum	102

Préface

Alors que nous fêtons cette année son 20^e anniversaire, le programme Georges-Arthur Goldschmidt compte plus de 200 participantes et participants depuis sa création. Ce dispositif unique pour jeunes talents de la traduction littéraire s'inscrit pleinement dans les objectifs stratégiques de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ) visant à soutenir la mobilité et la mise en réseau des jeunes professionnels de la culture, des médias et de la création.

La mission principale de l'OFAJ est de permettre au plus grand nombre possible de jeunes d'avoir une expérience d'échange interculturel et plus particulièrement à celles et ceux qui rencontrent des obstacles structurels dans cette démarche. En s'adressant aux jeunes générations amenées à jouer un rôle essentiel dans la transmission et l'échange d'idées et dans la coopération culturelle franco-allemande, ce programme, bien que très spécifique, apporte une pierre centrale à l'édifice. Il revêt aussi une importance toute particulière dans un contexte où le domaine du livre et de l'édition connaît de profondes mutations.

L'OFAJ s'est associé aux meilleurs spécialistes du secteur du livre : la *Frankfurter Buchmesse*, le Bureau international de l'édition française (BIEF) et la fondation culturelle Pro Helvetia. Ces derniers assurent l'organisation de la rencontre et la sélection des participantes et participants tandis que l'OFAJ coordonne le partenariat, soutient le suivi pédagogique et apporte la principale contribution financière. Depuis 2012, le programme intègre également des jeunes de Suisse, dont la participation est prise en charge par la fondation Pro Helvetia.

Placée sous le signe de l'échange, la rencontre a ainsi lieu entre pairs, mais aussi avec une œuvre. Chaque année, cinq germanophones et cinq francophones s'informent sur le monde de l'édition, travaillent au projet de traduction d'un ouvrage et établissent des contacts décisifs pour la suite de leur parcours. Outre un voyage d'étude en Allemagne, en Suisse et en France, deux ateliers de trois semaines en tandem au Collège International des Traducteurs littéraires (CITL) à Arles et au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB) leur sont proposés, sous la direction de traductrices et traducteurs confirmés.

Nous sommes particulièrement fiers de vous présenter dans cet ouvrage les jeunes talents de la traduction littéraire de l'édition 2020. Ils sont un bel exemple de la diversité des actions de l'OFAJ et nous invitent au voyage. Car comme le souligne Georges-Arthur Goldschmidt, le parrain du programme, « le traducteur part d'une rive vers l'autre où tout doit arriver exactement pareil et complètement changé ».

Bonne lecture !

Anne Tallineau
Secrétaire générale

Tobias Bütow
Secrétaire général

Vorwort

Seit seiner Gründung vor 20 Jahren haben mehr als 200 junge Talente am Georges-Arthur Goldschmidt-Programm teilgenommen. Dieses in seiner Form einzigartige Programm für junge Literaturübersetzer*innen entspricht den strategischen Schwerpunkten des Deutsch-Französischen Jugendwerks (DFJW), die darauf abzielen, die Mobilität und die Vernetzung junger qualifizierter Berufstätiger in den Bereichen Kultur, Kunst und Medien zu fördern.

Hauptaufgabe des DFJW ist es, möglichst vielen jungen Menschen eine interkulturelle Austausch Erfahrung zu ermöglichen, insbesondere denjenigen, denen Mobilitätsprogramme aus unterschiedlichen Gründen nicht zugänglich sind. Das Goldschmidt-Programm ist ein wichtiger Grundpfeiler dieser Arbeit, wenngleich es sehr spezifisch ist. Denn es richtet sich an die junge Generation, die eine wichtige Rolle im Kulturtransfer und -austausch zwischen den beiden Zivilgesellschaften einnimmt und Entscheidungsprozesse der deutsch-französischen kulturellen Kooperation mitbestimmt. Auch angesichts des Wandels, dem das Buch- und Verlagswesen heutzutage unterliegt, kommt dem Goldschmidt-Programm eine besondere Bedeutung zu.

Als renommierte Partner aus der Buchbranche konnte das DFJW für dieses Programm die Frankfurter Buchmesse und das *Bureau international de l'édition française* (BIEF) in Paris, sowie die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia gewinnen. Den Partnern obliegen die Organisation des Programms und die Auswahl der Stipendiat*innen. Das DFJW ist zuständig für die Koordination der beteiligten Partner, unterstützt die pädagogische Begleitung und übernimmt den Großteil der Finanzierung des Programms. Pro Helvetia trägt die Kosten für die jungen Schweizer*innen, die seit 2012 ebenfalls am Programm teilnehmen.

Im Mittelpunkt des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms stehen der Austausch und die Begegnung, wobei sich Begegnung sowohl während der Tandemarbeit unter Kolleg*innen als auch in der Arbeit mit einem literarischen Werk vollzieht. Jedes Jahr informieren sich jeweils fünf deutsch- und französischsprachige junge Menschen über das Verlagswesen, übersetzen jeweils ein Werk und knüpfen wichtige Kontakte für ihre weitere berufliche Laufbahn. Außer einer Studienreise nach Deutschland, in die Schweiz und nach Frankreich werden ihnen zwei dreiwöchige Workshops angeboten, die gleichzeitig an der Internationalen Schule für Literaturübersetzer*innen (CITL) in Arles und dem Literarischen Colloquium Berlin (LCB) stattfinden.

Wir freuen uns sehr, Ihnen mit dieser Broschüre die jungen Literaturübersetzungstalente der Ausgabe 2020 vorstellen und zugleich eine Facette der außergewöhnlichen Programme des DFJW zeigen zu können. Diese jungen Menschen laden uns zu einer Reise ein. Denn wie Georges-Arthur Goldschmidt, der Schirmherr des Programms, hervorhebt, „setzt der Übersetzer von einem Ufer ans andere über, wo alles ganz genauso und vollkommen verändert ankommen muss.“

Viel Spaß beim Lesen und Entdecken!

Tobias Bütow
Generalsekretär

Anne Tallineau
Generalsekretärin

Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt

Né le 2 mai 1928 à Reinbek, près de Hambourg, il passe les dix premières années de sa vie dans le nord de l'Allemagne avec ses parents, Juifs convertis au protestantisme. En 1938, il rejoint la France en passant par Florence avec son frère. Cachés dans un orphelinat de Haute-Savoie, tous deux échappent aux persécutions nazies, mais ne reverront plus jamais leurs parents. Georges-Arthur Goldschmidt prend la nationalité française et, par la même occasion, adopte la langue française. Il fait des études d'allemand et devient professeur de lycée à Paris.

Il se fait rapidement un nom en tant que traducteur de Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Büchner et Handke qui, à son tour, traduit quelques textes de Goldschmidt. Parallèlement à son activité de traducteur, Georges-Arthur Goldschmidt écrit des essais et des textes autobiographiques en français et en allemand. Son œuvre comporte, entre autres ouvrages, *Le Miroir quotidien* (éditions du Seuil 1981), *Un Jardin en Allemagne* (éditions du Seuil 1986), *La Forêt interrompue* (éditions du Seuil 1991), trois récits autobiographiques publiés en allemand : *Die Absonderung*, 1991, *Die Aussetzung*, 1996 et *Die Befreiung*, 2007 (S. Fischer Verlage) et son autobiographie *La Traversée des fleuves* (éditions du Seuil 1999), traduite vers l'allemand par l'écrivain lui-même. En 2011, il publie sa nouvelle *L'Esprit de retour* aux éditions du Seuil. En 2015, son récit *Les Collines de Belleville* paraît aux éditions Jacqueline Chambon. Ayant atteint l'âge canonique des 90 années en 2018, Georges-Arthur Goldschmidt revient une nouvelle fois sur cette Allemagne qu'il a quittée enfant en 1938 dans son essai *L'Exil et le Rebond*, paru aux éditions de l'Éclat. Cette année, son nouveau livre *Vom Nachexil*, qui traite du traumatisme des exilés, paraît chez Wallstein Verlag.

Au cours de sa carrière, il reçoit le Prix Geschwister Scholl 1991, la Médaille Goethe 2002, le Prix France Culture 2004, le Prix Breitbach 2005 pour l'intégralité de son œuvre, ainsi que le Prix de l'Académie de Berlin 2014. En 1997, l'Université d'Osnabrück le nomme docteur *honoris causa* en tant que « médiateur et frontalier exceptionnel » entre la France et l'Allemagne, l'Université de Bern fait de même en 2017. En 2009, il est également nommé citoyen d'honneur de sa ville natale. Depuis 2017, Georges-Arthur Goldschmidt parraine le programme franco-allemand pour jeunes traductrices et traducteurs littéraires.

Der Schirmherr: Georges-Arthur Goldschmidt



Georges-Arthur Goldschmidt wird am 2. Mai 1928 in Reinbek bei Hamburg geboren. Seine ersten zehn Lebensjahre verbringt er mit seinen zum Protestantismus konvertierten jüdischen Eltern in Norddeutschland. 1938 wird er zusammen mit seinem Bruder über Florenz nach Frankreich ins Exil gebracht, wo die beiden, versteckt in einem Waisenhaus in der Haute-Savoie, der Verfolgung durch die Nazis entgehen. Ihre Eltern aber sehen sie nicht wieder. Goldschmidt nimmt die französische Staatsbürgerschaft an und das Französische wird seine Sprache. Als junger Mann studiert er Deutsch und wird Gymnasiallehrer in Paris.

Schon bald macht er sich als Übersetzer deutscher Literatur einen Namen. Er überträgt Werke von Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Benjamin, Büchner und Handke, der wiederum einige von Goldschmidts Texten ins Deutsche übersetzt hat. Neben seiner Übersetzertätigkeit verfasst Goldschmidt zahlreiche Essays und autobiografische Texte auf Französisch und Deutsch. Zu seinen Werken zählen unter anderem *Der Spiegeltag* (*Le Miroir quotidien*, éditions du Seuil 1981), *Der unterbrochene Wald* (*La Forêt interrompue*, éditions du Seuil 1991), die auf Deutsch erschienenen autobiografischen Erzählungen *Die Absonderung* (S. Fischer Verlage, 1991), *Die Aussetzung* (S. Fischer Verlage, 1996) und *Die Befreiung* (S. Fischer Verlage 2007), sowie die vom Autor selbst ins Deutsche übertragene Autobiografie *Über die Flüsse* (*La Traversée des fleuves*, éditions du Seuil 1999). 2015 erschien seine Erzählung *Les Collines de Belleville* bei Jacqueline Chambon. Anlässlich seines 90. Geburtstags kommt Georges-Arthur Goldschmidt in seinem Essay *L'Exil et le Rebond* (Éditions de l'Éclat, 2018) noch einmal auf das Deutschland zurück, das er 1938 verlassen musste. 2020 ist sein neues Buch *Vom Nachexil*, über das Trauma der Flucht im Wallstein Verlag erschienen.

Für seine Veröffentlichungen erhielt er 1991 den Geschwister-Scholl-Preis, 2002 die Goethe-Medaille, 2004 den *Prix France Culture*, 2005 den Joseph-Breitbach-Preis für sein Gesamtwerk sowie den Preis der Académie de Berlin 2014. 1997 verleiht ihm die Universität Osnabrück als „herausragendem Grenzgänger und Brückenbauer“ zwischen Deutschland und Frankreich die Ehrendoktorwürde. 2009 wird ihm die Ehrenbürgerschaft seiner Geburtsstadt Reinbek angetragen und 2017 folgte die Ehrendoktorwürde der Universität Bern. Seit 2007 ist Georges-Arthur Goldschmidt Schirmherr des nach ihm benannten deutsch-französischen Literaturübersetzerprogramms.

Le Programme Goldschmidt en Suisse

Depuis 2017, le programme Goldschmidt marque une étape en Suisse. Cette étape offre aux participantes et participants un aperçu de sa scène littéraire et éditoriale dans son étendue et sa diversité. De fait, le champ éditorial helvétique présente des particularités liées à sa situation plurilingue d'une part, à son adossement aux grands marchés éditoriaux allemands, français et italiens d'autre part. De Zurich à Genève en passant par Lausanne, l'étape suisse du programme est une occasion pour les jeunes traductrices et traducteurs d'entrer en dialogue avec éditrices et éditeurs alémaniques et romands, de voir présenter leurs catalogues et leurs pratiques et de se présenter en retour. En ce sens, cette étape participe à la constitution d'un réseau indispensable dans une perspective de carrière. Dans cette même logique, les participantes et participants rencontrent d'importants partenaires institutionnels et visitent les lieux clés dédiés à la traduction littéraire en Suisse que sont le collège des traducteurs de Looren et le Centre de traduction littéraire de Lausanne.

Pro Helvetia, fondation suisse pour la culture, soutient activement la traduction littéraire dans le but de favoriser les échanges interculturels et le rayonnement artistique en Suisse et à l'international. Pro Helvetia s'engage pour la formation des jeunes traductrices et traducteurs suisses afin de promouvoir la traduction d'œuvres d'écrivaines et d'écrivains suisses et se réjouit à ce titre de perpétuer l'inscription de la Suisse dans le programme Goldschmidt et de participer à l'intensification des échanges culturels, littéraires et humains entre les aires linguistiques germanophones et francophones.

Aurélia Maillard Despont

Pro Helvetia, fondation suisse pour la culture

Das Goldschmidt–Programm in der Schweiz

Seit 2017 macht das Goldschmidt-Programm Station in der Schweiz, um den Beteiligten einen Einblick in die Schweizer Literatur- und Verlagsszene zu ermöglichen. Diese weist Besonderheiten auf, die einerseits mit ihrer mehrsprachigen Situation und andererseits mit ihrer Zugehörigkeit zu den wichtigsten deutschen, französischen und italienischen Buchmärkten zusammenhängen. Von Zürich bis Genf bietet der Schweizer Programmteil jungen Übersetzer*innen die Möglichkeit, mit deutsch- und französischsprachigen Verlagen in Dialog zu treten, ihre Kataloge und Akteure kennenzulernen und sich im Gegenzug persönlich vorzustellen, so dass ein unverzichtbares professionelles Netzwerk entsteht. Ebenso lernen die Teilnehmer*innen institutionelle Partner kennen und besuchen die wichtigsten Orte für literarische Übersetzungen in der Schweiz, wie das Übersetzerhaus Looren und das *Centre de traduction littéraire* in Lausanne.

Pro Helvetia, die Schweizer Kulturstiftung, unterstützt die literarische Übersetzung mit dem Ziel, den interkulturellen Austausch im In- und Ausland zu fördern. Pro Helvetia engagiert sich aktiv für die Ausbildung junger Schweizer Übersetzer*innen zur Förderung der Übersetzung von Werken Schweizer Schriftsteller*innen. Wir freuen uns, die Beteiligung der Schweiz am Goldschmidt Programm fortzusetzen und so zur Intensivierung des kulturellen, literarischen und menschlichen Austauschs zwischen dem deutsch- und französischsprachigen Sprachraum beizutragen.

Aurélia Maillard Despont

Pro Helvetia, Schweizer Kulturstiftung

L'atelier de traduction français-allemand du programme Goldschmidt 2020

2020 restera une année particulière pour le Programme Goldschmidt, qui vit des rencontres et de la perméabilité des frontières : s'il fêtait son 20^{ème} anniversaire, et si la liste des traductions qu'il a accompagnées est désormais impressionnante, la crise du coronavirus nous a obligés à renoncer à la journée d'évaluation du programme ainsi qu'à une présentation physique des textes. Mi-mars, juste avant le début du confinement, les participantes et participants ont quitté Arles pour rentrer dans leurs villes et pays respectifs, qui fermaient leurs frontières, la Foire du Livre de Leipzig ainsi que Livre Paris étant annulés.

Avant cela, nous avons eu la chance de vivre d'intenses semaines d'atelier, à Berlin puis Arles, et de travailler sur des textes en prise avec notre époque. Dès le séminaire d'introduction, qui a eu lieu cette année dans les locaux de la Foire du Livre de Francfort, et au cours duquel les participantes et participants ont formé leurs tandems de travail bilingues, la présentation des projets choisis devant des représentantes et représentants de l'Association des éditeurs et libraires allemands, d'éditeurs et d'éditrices, de libraires et de spécialistes du marché du livre allemand nous a montré que nous aurions affaire à des sujets engagés et des traitements originaux.

Pour l'atelier de traduction vers l'allemand, nos textes allaient des feuillets d'usine en vers libres au roman en une seule phrase sur une opération de l'ONU au Nigeria, de la saga familiale post-coloniale entre la Guadeloupe et la banlieue parisienne au récit



Claudia Hamm



Stéphanie Lux

polyphonique sur l'histoire d'Israël et de la Palestine, ou encore au roman jeunesse dystopique mettant en scène un État autoritaire. Autant de textes qui ont exigé de leurs traductrices un profond sens du rythme et une grande virtuosité dans l'emploi des outils à leur disposition dans leur langue maternelle, et autant d'occasions pour le groupe d'explorer les diverses possibilités syntaxiques, sémantiques, lexicales et sonores de rendre la densité, l'univers sensoriel et le flux du récit, de façonner différentes voix au moyen du registre ou de la syntaxe, de trouver les structures temporelles les plus justes et de traduire au mieux les références, les formes narratives et linguistiques de mondes extrêmement différents.

Grâce à l'investissement de toutes et tous et à une formidable dynamique de groupe, nous avons pu cultiver le champ illimité des thématiques de la traduction, et je remercie chaleureusement toutes les organisatrices, nos hôtes et invités, ainsi que les participantes et participants !

Claudia Hamm, tutrice de l'atelier de traduction du français vers l'allemand
Traduit de l'allemand par Stéphanie Lux, tutrice de l'atelier de traduction de l'allemand vers le français

Die französisch–deutsche Übersetzungswerkstatt des Goldschmidt–Programms 2020

2020 war und ist ein besonderes Jahr für das Goldschmidt-Programm, das von Begegnungen und durchlässigen Grenzen lebt: Es feiert sein 20-jähriges Bestehen und darf auf eine lange Liste von geförderten Übersetzungen zurückblicken, gleichzeitig zwang das Coronavirus, auf den letzten Programmtag und eine Live-Präsentation der Ergebnisse zu verzichten. Kurz vor dem Lockdown im März kehrten alle Teilnehmer*innen einigermaßen hastig in ihre sich plötzlich abriegelnden Länder zurück – keine Leipziger Buchmesse, kein *Salon du Livre* in Paris.

Davor jedoch konnten wir in Berlin und Arles intensive Werkstattwochen mit ausgesprochen zeitrelevanten Texten bestreiten. Schon während des von der Frankfurter Buchmesse organisierten Einführungsseminars, bei dem sich die Teilnehmer*innen in zweisprachigen Tandems zusammenfanden, wurde bei der Präsentation vor Vertreter*innen des Börsenvereins, Lektor*innen, Buchhändler*innen und Buchmarktexpert*innen deutlich, mit was für stilistisch und gesellschaftspolitisch innovativen und eindringlichen Büchern wir es zu tun haben werden.

Vom Schlachthausbericht in freien Versen bis zu einem Ein-Satz-Roman über einen Uno-Einsatz in Nigeria, von einer postkolonialen Familiensaga zwischen karibischer Inselwelt und Pariser Banlieue bis zu einer Stimmenfantasie in Du über die Geschichte Israels und Palästinas, von einem dystopischen Jugendbuch über einen diktaturähnlichen



Kontrollstaat bis zu den fünf deutschsprachigen Originalen reichten unsere literarischen Vorlagen. Texte, die ihren Übersetzer*innen großes Rhythmusgefühl und Virtuosität im Umgang mit den Mitteln ihrer Muttersprache abverlangten – und eine Chance waren für die Gruppe, syntaktische, semantische, lexikalische und klangliche Möglichkeiten auszuloten, die Dichte, Sinnlichkeit und Erzählfluss erzeugen, durch Register, Tempora und Satzkonstruktion unterschiedliche Stimmen zu formen, passende Zeitarchitekturen zu finden und nach Übersetzungen für die Realia, Sprach- und Erzählformen unterschiedlichster Welten zu suchen.

Mit großer Leidenschaft und starkem Teamgeist konnten wir dank aller Beteiligten das grenzenlose Feld der übersetzerischen Thematiken beackern, ich danke herzlichst allen Organisator*innen, Gastgeber*innen, Gästen und Teilnehmer*innen!

Claudia Hamm, Leiterin der Übersetzerwerkstatt aus dem Französischen ins Deutsche

Remerciements /

Danksagung

L'OFAJ, le Bureau international de l'édition française (BIEF), la Foire du livre de Francfort et Pro Helvetia tiennent à remercier leurs partenaires ainsi que toutes les structures, institutions culturelles et personnes qui ont accueilli et soutenu les jeunes traductrices et traducteurs dans le cadre du programme Georges-Arthur Goldschmidt 2020.

Das DFJW, das BIEF, die Frankfurter Buchmesse und Pro Helvetia möchten ihren Partnern für die gute Zusammenarbeit danken. Wir möchten ebenso herzlich allen kulturellen Einrichtungen und Personen danken, welche die jungen Übersetzer*innen des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms 2020 unterstützt und empfangen haben.

Collège International des Traducteurs littéraires (CITL), Arles
Literarisches Colloquium Berlin (LCB), Berlin

Du côté français / Auf französischer Seite

Georges-Arthur Goldschmidt, auteur, traducteur, parrain du programme / Autor, Übersetzer, Schirmherr des Programms, Olivier Mannoni, directeur de l'École de traduction littéraire (ETL) du Centre national du livre (CNL) / Leiter der Literaturübersetzerschule (ETL) des Centre national du livre (CNL), Stéphanie Lux, traductrice littéraire et tutrice de l'atelier de traduction Goldschmidt vers le français / Literaturübersetzerin und Leiterin der Goldschmidt-Übersetzerwerkstatt ins Französische

Institutions / Institutionen

BIEF (Nicolas Roche, Pierre Myszkowski, Katja Petrovic, Juline Monnier-Sourdot), CNL (Simon Vialle), CITL d'Arles (Jörn Cambreleng, Christine Roussel), Institut Goethe (Aurélié Marquer), Association des traducteurs littéraires de France (Laurence Kiefé)

Maisons d'éditions / Verlage

Libella (Christine Bonnard Legrand, Aurélié Roche), École des Loisirs (Guillaume Fabre, Maya Michalon, Isabelle Darthy), Cambourakis (Laurence Bourgeon), Le Seuil (Maria Vlachou, Eric Demarty, Françoise Guyon), Éditions théâtrales (Pierre Banos), Éditions du Sonneur (Valérie Millet), Éditions les Arènes et L'iconoclaste (Sophie Langlais, Julia Pavlowitch, Anne Zunino, Clarence Angles), Didier jeunesse (Michèle Moreau), Présence Africaine (Suzanne Diop)

Du côté allemand / Auf deutscher Seite

Claudia Hamm, Literaturübersetzerin und Leiterin der Goldschmidt-Übersetzerwerkstatt ins Deutsche / Traductrice littéraire et tutrice de l'atelier de traduction Goldschmidt vers l'allemand, Sarah Raquillet, Literaturübersetzerin und ehemalige Goldschmidt-Teilnehmerin / Traductrice littéraire et ancienne participante du programme Goldschmidt

Institutions / Institutionen

Börsenverein des deutschen Buchhandels (Thomas Koch), Büro für Buch, Verlagswesen und Mediatheken der französischen Botschaft in Berlin (Christine Ferret, Myriam Louviot), Frankfurter Buchmesse (Bärbel Bäcker, Ines Bachor, Niki Théron, Morgane Levier, Karin Herber-Schlapp), LCB (Thorsten Dönges), Deutsch-Französisches Jugendwerk (Jérémy Rossignol), Verband deutschsprachiger Übersetzer literarischer und wissenschaftlicher Werke (Claudia Hamm)

Maisons d'édition / Verlage

Ullstein Verlag (Marit Baumann, Lea Hanke, Tabea Horst, Benjamin Brückner, Marion Vazquez), Verlag Das kulturelle Gedächtnis (Peter Graf), Suhrkamp (Sabine Erbrich, Christoph Hassenzahl, Sophie Nieder), Matthes & Seitz (Loan Nguyen, Andreas Rötzer, Meike Rötzer), Kleine Gestalten (Maria-Elisabeth Niebius), Verlag Klaus Wagenbach (Annette Wassermann), S. Fischer Verlage (Elisa Diallo, Isabel Kupski, Sascha Michel), Aufbau Verlag (Johanna Links, Inka Ihmels), Ch. Links Verlag (Christoph Links), Verbrecher Verlag (Jörg Sundermeier, Kristine Listau)

Agence littéraire / Literaturagentur

Michael Gaeb Agentur (Michael Gaeb)

Librairies / Buchhandlungen

Zadig Buchhandlung (Patrick Suel), Buchhandlung Ocelot (Ludwig Lohmann, Maria-Christina Piowarski), Buchhandlung Land in Sicht (Susanne Petzel, Silke Schmidt)

Du côté suisse / Auf schweizer Seite

Institutions / Institutionen

Centre de traduction littéraire Lausanne (Stéphanie Braendly), Collège des traducteurs Looren (Florence Widmer), Literaturhaus Zürich (Isabelle Vonlanthen), Pro Helvetia (Aurélia Maillard-Despont, Eva Stensrud, Valérie Meylan), Fondation Bodmer (Jacques Berchtold)

Maisons d'édition / Verlage

Éditions Zoé (Caroline Coutau), Éditions Noir sur Blanc (Fanny Mossiere), Éditions L'Âge d'Homme (Florence Schluchter), Éditions La Joie de lire (Francine Bouchet, Carina Solari), Rotpunkt Verlag (Daniela Koch), Kampa Verlag (Daniel Kampa), Kein&Aber Verlag (Sara Schindler), Diogenes Verlag (Christine Stemmermann)

Les auteures
et auteurs
Die Autor*innen

Anne Lepper
Kati Naumann
Jens Raschke
Usama Al Shahmani
Anke Stelling

Yara El-Ghadban
Boris Le Roy
Estelle-Sarah Bulle
Célia Flaux
Joseph Ponthus

Les traductrices
et traducteurs
Die Übersetzer*innen

Claire Carnin
Camille Ducros
Clea Eden
Aurélien Monnet
Marion Schiegnitz

Sophie Beese
Sara Fischer
Claire Schmartz
Désirée Schneider
Mira Lina Simon

Mädchen in Not

Anne Lepper

L'auteure / Die Autorin

Anne Lepper, née en 1978 à Essen, est une auteure dramatique allemande. Après des études de philosophie, littérature et histoire, elle suit une formation d'écriture littéraire à l'Université des arts de Bern. Depuis 2009, ses textes, parmi lesquels *Sonst alles ist drinnen*, *Hund wohin gehen wir*, *Käthe Hermann* ou encore sa dernière pièce jeune public *Maxim*, ont été régulièrement salués par la critique et plusieurs fois récompensés. Avec *Mädchen in Not*, elle remporte le Prix des auteurs dramatiques de Mülheim et est élue auteure de l'année 2017.

Anne Lepper, 1978 in Essen geboren, ist eine deutsche Dramatikerin. Nach dem Studium der Philosophie, Literatur und Geschichte belegt sie einen Studiengang für literarisches Schreiben an der Hochschule der Künste Bern. Seit 2009 werden ihre Texte, darunter *Sonst alles ist drinnen*, *Hund wohin gehen wir*, *Käthe Hermann* und zuletzt ihr Jugendstück *Maxim*, regelmäßig von der Kritik gefeiert und immer wieder prämiert. Für *Mädchen in Not* bekommt sie 2017 den Mülheimer Dramatikerpreis und wird zur Dramatikerin des Jahres gekürt.



Claire Carnin

La traductrice / Die Übersetzerin

Claire Carnin est agrégée de Lettres modernes, ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Lyon et traductrice du latin et de l'allemand. Passionnée de théâtre, elle a fréquenté durant deux ans le département d'Études théâtrales de l'Université de la Ruhr à Bochum (Allemagne) et participé à différents projets scéniques en tant que dramaturge, performeuse et comédienne. Ses réflexions la portent aujourd'hui à explorer tout particulièrement les questions environnementales et climatiques et à s'attacher à des thématiques comme l'effondrement et la résilience. Elle vit et travaille à Lille.

Claire Carnin übersetzt aus dem Deutschen und Lateinischen ins Französische. Nach ihrem Masterabschluss in französischer Literatur an der École Normale Supérieure in Lyon studierte sie Theaterwissenschaft an der Ruhr-Universität Bochum und wirkte als Dramaturgin, Performerin und Schauspielerin an verschiedenen szenischen Projekten mit. Derzeit beschäftigt sie sich intensiv mit Klima- und Umweltfragen und interessiert sich besonders für Themen wie den globalen Zusammenbruch und Resilienz. Sie lebt und arbeitet in Lille.

claire.carnin@gmail.com

Mädchen in Not, Anne Lepper
Schaefersphilippen, 2016
94 pages / Seiten (17–25)

FRANZ: Baby wir haben dir ein Eis mitgebracht

BABY: danke ich möchte kein Eis

JACK: Blumen wir haben dir auch Blumen mitgebracht

FRANZ: wir wollen dich nämlich nicht einfach hergeben an deine Launen

BABY: danke ich möchte keine Blumen

FRANZ: siehst du ich habe dir gesagt dass sie nicht will

JACK: mit uns hättest du ausgesorgt Baby

FRANZ: schau doch wie sie schaut es ist ja doch sinnlos Eis will sie nicht und keine Blumen

JACK: wir bemühen uns um dich Baby

FRANZ: wir haben das gute Geld ganz umsonst ausgegeben sie freut sich ja nicht

JACK: andere Frauen würden vor Freude jetzt umfallen hörst du Baby

BABY: ich nicht

FRANZ: das tut ihr weh was wir da machen

JACK: so besinnt sie sich vielleicht

FRANZ: wenn man sie haut besinnt sie sich

JACK: es hilft ihr vielleicht dabei mir hat es oft geholfen

FRANZ: Baby besinne dich komm zurück zu mir

BABY: nein nein niemals

JACK: Aggressivität kann schön sein weils danach stiller wird und friedlich

FRANZ/JACK: BESINNE DICH BESINNE DICH

BABY: nein nein nein

FRANZ: es ist ja doch sinnlos so bekommen wir sie nicht zurück

Traduit de l'allemand par / Aus dem Deutschen von
Claire Carnin

FRANZ : Baby on t'a apporté une glace

BABY : merci je ne veux pas de glace

JACK : des fleurs on t'a aussi apporté des fleurs

FRANZ : on n'a pas l'intention de te laisser à tes sautes d'humeur

BABY : merci je ne veux pas de fleurs

FRANZ : tu vois je l'avais dit elle ne veut pas

JACK : avec nous tu ne manquerais de rien Baby

FRANZ : regarde comme elle nous regarde ça ne sert à rien elle ne veut pas de glace et les fleurs non plus

JACK : on se met en quatre pour toi Baby

FRANZ : on a jeté notre argent par les fenêtres elle n'est même pas contente

JACK : n'importe quelle femme serait folle de joie à ta place tu entends Baby

BABY : moi pas

FRANZ : on est en train de lui faire du mal

JACK : ça la fera peut-être réfléchir

FRANZ : les baffes ça la fait réfléchir

JACK : ça peut l'aider moi ça m'a souvent aidé

FRANZ : Baby réfléchis reviens avec moi

BABY : jamais de la vie

JACK : même la violence a quelque chose de beau car ensuite reviennent le calme et la paix

FRANZ/JACK : RÉFLÉCHIS RÉFLÉCHIS

BABY : non non non

FRANZ : ça ne sert à rien ce n'est pas comme ça qu'on va la récupérer

*

MUTTER: nun wird es wirklich Zeit du brauchst einen echten Mann und zwar noch heute!

BABY: ich bin keine solche Frau mehr die einen echten Mann will

MUTTER: keinen echten Mann! was werden die Leute sagen!

BABY: nein und nochmals nein und wenn du dich auf den Kopf stellst Mutter

MUTTER: die Nachbarn! die Nachbarn!

BABY: Mutter mit einem echten Mann würde ich bloß wiederholen was ich eh schon kenne ich höre damit auf mich ans andere Immergleiche zu überlassen ich bestimme jetzt selbst und ich heirate eine Puppe

*

DOLLY: Sir was machst du denn mit deinem Kopf in dem Ofen ist er schmutzig das Gas läuft du stirbst

BABY: ich will mit einer Puppe als Mann nach Italien aber ich finde keine Puppe und ohne Puppe als Mann will ich mir mein Leben nicht mehr vorstellen

DOLLY: ich als Freundin sage dir so ein Wunsch ist nicht normal so eine Puppe will niemand einen echten Mann ja aber keine echte Puppe

BABY: es wird berichtet dass echte Männer in Gefahr selbst schöne fremde Frauen für nichts achten sie stoßen sie an die Mauer stoßen sie mit Kopf und Händen Knien und Ellbogen wenn sie einmal durch diese Frauen an der Flucht aus dem brennenden Theater gehindert sind

DOLLY: das glaube ich nicht außerdem gilt mir Theater nichts

BABY: ich will jetzt sofort so eine Puppe aber man verweigert sich meinem Wunsch gibt sie mir nicht

DOLLY: nimm deinen Kopf aus dem Ofen

BABY: bekomme ich dann eine solche Puppe als Mann

DOLLY: ich würde jeden nehmen aber mich will ja niemand

BABY: wer sollte dich wollen du tust ja nichts für dich siehst schlecht aus zu dick ein idealer Frauenkörper sieht anders aus

*

MÈRE : ça commence à bien faire il te faut un homme un vrai et tout de suite !

BABY : je ne suis plus de ces femmes qui veulent un homme un vrai

MÈRE : pas d'homme un vrai qu'est-ce que les gens vont dire !

BABY : non et re non maman tu peux bien faire des pieds et des mains

MÈRE : les voisins ! les voisins !

BABY : maman avec un homme un vrai je ne ferais que répéter ce que je connais déjà j'arrête de m'en remettre à un nouvel Autre toujours identique désormais c'est moi qui décide et j'épouse une poupée

*

DOLLY : Sir qu'est-ce que tu fais la tête dans le four est-ce qu'il est engrassé le gaz est allumé tu meurs

BABY : je veux partir en Italie avec un homme-poupée mais je ne trouve pas de poupée et la vie sans homme-poupée pour moi ce n'est plus envisageable

DOLLY : je te le dis en amie ce n'est pas normal ce souhait personne ne veut d'une poupée comme ça un homme un vrai d'accord mais pas une vraie poupée

BABY : à ce qu'on raconte les hommes les vrais en cas de danger même les belles inconnues ils s'en contrefichent ils les poussent contre le mur jouent de la tête et des mains des genoux et des coudes si elles ont le malheur d'être dans leur passage quand ils veulent s'enfuir d'un théâtre en flammes

DOLLY : ça m'étonnerait de toute façon le théâtre ce n'est pas ma tasse de thé

BABY : moi je veux ma poupée mais on refuse d'exaucer mon souhait personne ne me la donne

DOLLY : sors ta tête du four

BABY : alors après j'aurai mon homme-poupée

DOLLY : moi je prendrais n'importe qui mais personne ne veut de moi

BABY : qui voudrait de toi tu ne fais rien pour t'arranger tu ne ressembles à rien trop grosse l'idéal de corps féminin c'est quand même autre chose

DOLLY: mehr wie du

BABY: dein Körper wäre natürlich dein Kapital er ist ja das Wichtigste an dir aber du machst ja nichts aus ihm darum hast du kein Geld willst offenbar arm sein ganz gleichwertig sind wir eben nicht trotz großer Freundschaft

DOLLY: Freundinnen sind wir Freundinnen sind wir

BABY: du bist eben ein wenig hässlicher als ich aber es kann nicht jeder schön sein

DOLLY: wie ist es denn um die Sexualität von einer Puppe als Mann bestellt

BABY: eines Orgasmus wegen werde ich mich jedenfalls nicht einem fremden System unterordnen ich habe ja auch noch meine eigene Sexualität kann mich selbst berühren wenn nötig

DOLLY: aber Reproduktion ist doch schwierig mit einer Puppe als Mann mit einer solchen kann man doch die Realität nicht reproduzieren

BABY: die Realität will ich ja gar nicht mehr reproduzieren

*

JACK: wenn das Schule machte und jede Frau nur noch Puppen als Männer wollte was dann

FRANZ: man würde uns verschmähen weil wir sind ja keine Puppen oder

JACK: nie wieder wären Jungfrauen hinter uns her

FRANZ: oh je oh je

JACK: und was würde aus der Heterosexualität beachtete man uns nicht

FRANZ: hinter mir waren noch nie Jungfrauen her

JACK: dabei ist Heterosexualität was ganz Feines

FRANZ: das ist sie das ist sie

JACK: und was würde aus uns

FRANZ: wir stürben aus oder Jack

JACK/FRANZ: WIR STÜRBEN AUS

FRANZ: ich will nicht dass mein Geschlecht ausstirbt

DOLLY : plutôt comme toi

BABY : ton corps pourrait être ton capital c'est quand même ce que tu as de plus important mais toi tu n'en fais rien résultat tu n'as pas d'argent à croire que tu veux rester pauvre toi et moi on n'a vraiment pas la même valeur on a beau être amies

DOLLY : on est amies on est amies

BABY : tu es un peu plus moche que moi mais bon tout le monde ne peut pas être beau

DOLLY : et comment ça fonctionne la sexualité avec un homme-poupée

BABY : moi je ne vais pas m'aliéner à un système étranger juste pour un orgasme j'ai encore ma propre sexualité après tout je peux me toucher moi-même si besoin

DOLLY : mais la reproduction c'est quand même compliqué avec un homme-poupée on ne peut pas reproduire la réalité

BABY : justement la réalité moi je n'ai plus envie de la reproduire

*

JACK : si ça fait école et que toutes les femmes se mettent à vouloir un homme-poupée on est mal

FRANZ : on va nous mettre au rebut si on n'est pas des poupées pas vrai

JACK : on n'aura plus jamais de vierges à nos trouses

FRANZ : doux Jésus doux Jésus

JACK : elle devient quoi l'hétérosexualité si on compte pour du vent

FRANZ : attends je n'ai jamais eu de vierge à mes trouses

JACK : alors que l'hétérosexualité c'est exquis

FRANZ : oh que oui oh que oui

JACK : et nous qu'est-ce qu'on devient

FRANZ : ce serait l'extinction pas vrai Jack

JACK/FRANZ : L'EXTINCTION

FRANZ : je ne veux pas ça pas l'extinction de mon sexe

JACK: zu wem blickten Frauen auf gäbe es keine Männer mehr

FRANZ: zu wem zu wem

JACK: Männer sind so wunderbar so schön so elegant

FRANZ: ich liebe mich

JACK/FRANZ: WIR DÜRFEN AUF KEINEN FALL AUSSTERBEN

FRANZ: es wäre so schade um uns um die schöne Gesellschaft

JACK: wir müssen verhindern dass das Schule macht

JACK/FRANZ: DAS WERDEN WIR VERHINDERN DAS WERDEN WIR VERHINDERN

FRANZ: sie versteht einfach die Gesellschaft nicht in der sie lebt

JACK: diese Gesellschaft soll sie kennenlernen

JACK/FRANZ: SIE SOLL DIE GESELLSCHAFT KENNENLERNEN SIE SOLL SIE KENNENLERNEN

JACK: winseln wird Baby schließlich dass wir sie zurücknehmen

FRANZ: wenn ich nur nicht so Liebeskummer hätte

JACK: ganz klein soll sie werden

JACK/FRANZ: GANZ KLEIN

JACK: dann wird sie zurückkommen zu dir

FRANZ: ich hoffe es dauert nicht zu lange

JACK : devant qui les femmes seraient en adoration s'il n'y avait plus d'hommes

FRANZ : devant qui devant qui

JACK : les hommes sont si géniaux si beaux si élégants

FRANZ : je m'aime

JACK/FRANZ : NOUS DEVONS À TOUT PRIX ÉVITER L'EXTINCTION

FRANZ : ce serait du gâchis les priver de nous de la belle société

JACK : il faut empêcher que ça fasse école

JACK/FRANZ : ON VA L'EMPÊCHER ON VA L'EMPÊCHER

FRANZ : elle ne comprend rien à la société dans laquelle elle vit

JACK : on va lui apprendre la société

JACK/FRANZ : ON VA LUI APPRENDRE LA SOCIÉTÉ ON VA LUI APPRENDRE

JACK : et à la fin Baby rampera à nos pieds pour qu'on la reprenne

FRANZ : si seulement je n'avais pas le cœur en miettes

JACK : on va bien la remettre à sa place

JACK/FRANZ : À SA PLACE

JACK : ensuite elle reviendra vers toi

FRANZ : j'espère que ça ne va pas prendre trop de temps

Was uns erinnern lässt

Kati Naumann

L'auteure / Die Autorin

Née en 1963 à Leipzig, Kati Naumann est muséologue, écrivaine et scénariste. Elle est l'auteure de plusieurs romans et albums jeunesse ainsi que d'une pièce de théâtre pour enfants et du livret d'une comédie musicale, *Elixir*. Pour écrire *Was uns erinnern lässt*, Kati Naumann effectue de nombreuses recherches et rencontre des témoins de l'époque, mais elle s'inspire également de sa propre enfance en Thuringe, à proximité de la frontière. Son prochain roman, *Wo wir Kinder waren*, paraîtra en janvier 2021 chez HarperCollins Germany.

Kati Naumann wird 1963 in Leipzig geboren. Sie arbeitet als Museologin, Drehbuchautorin und Schriftstellerin. Sie ist Autorin mehrerer Kinderbücher, Romane, Hör- und Drehbücher für Kindersendungen. Außerdem hat sie das Libretto des Musicals *Elixir* verfasst. Für ihren Roman *Was uns erinnern lässt* recherchierte Kati Naumann viel, besuchte Archive, konsultierte Historiker und befragte Zeitzeugen. Zudem ließ sie sich von Erinnerungen an ihre Besuche bei den Großeltern im Thüringer Wald inspirieren. Ihr nächster Roman *Wo wir Kinder waren* wird im Januar 2021 bei HarperCollins Germany erscheinen.



Camille Ducros

La traductrice / Die Übersetzerin

Née à la Réunion dans une famille plurilingue et férue de littérature, Camille Ducros quitte son île natale après un baccalauréat scientifique pour faire une double licence de Langues, Littératures et Civilisations Étrangères Allemand et Anglais à Montpellier. Diplômée d'un master en traduction éditoriale, économique et technique à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (ESIT) de Paris, son mémoire de fin d'études porte sur l'intelligence des abeilles.

Camille Ducros wird auf La Réunion geboren. Sie wächst mehrsprachig und umgeben von Literatur auf. Nach einem Abitur mit naturwissenschaftlichem Schwerpunkt studiert sie Anglistik und Germanistik in Montpellier. Anschließend absolviert sie einen Master in Übersetzungswissenschaft an der ESIT (École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs) in Paris. Ihre Masterarbeit befasst sich mit dem Thema „Intelligenz der Bienen“.

liladucros@orange.fr

Was uns erinnern lässt, Kati Naumann
HarperCollins Germany, 2019
416 pages / Seiten (11–14)

Milla gab sich einen Ruck und ging zurück zur Falltür. Sie nahm an, dass inzwischen ausreichend frische Luft nach unten gedrungen war.

Mit einem Stock schlug sie lärmend gegen die Öffnung und horchte, ob sich unten etwas bewegte. Es blieb still.

Das Licht der Taschenlampe holte tanzende Staubkörnchen aus der Dunkelheit. Ihr Fuß verharnte einen Moment in der Luft und trat dann fest auf die erste Stufe auf.

Sporen schwirrten umher und nahmen ihr den Atem. Milla hustete und setzte auf die Liste in ihrem Kopf einen Mundschutz.

Der Lichtstrahl tastete die Kellerwände ab. Als Milla begriff, wo sie sich befand, stellten sich die winzigen blonden Härchen an ihren Armen auf. In ihrer Vorstellung hatte sie sich immer ausgemalt, wie der verlorene Ort aussehen würde, den sie einmal als Erste entdeckte. Sie hatte sich etwas Romantisches vorgestellt, ähnlich dem französischen Château, mit mottenzerfressenen Samtvorhängen und einer Puppe auf einem Flügel mit zahn­lückiger Tastatur. Zur Not auch wie die heruntergekommenen Erholungsheime im Harz, mit alten Metallbetten und leeren Spinden. All diese Orte waren leergeäumt worden, und die Dinge, die noch darin herumstanden, wirkten wie geschickt drapierte Requisiten. Aber das hier war keine Kulisse. Es war ein gut sortierter Wirtschaftsraum, in dem nicht einmal sonderlich viel Staub lag. Milla hatte das Gefühl, wenn sie jetzt wieder die Treppe hinaufstieg, würde sie in eine gemütliche Küche kommen, wo auf dem Herd eine Suppe vor sich hin köchelte. Obwohl das Haus darüber amputiert worden war, lebte der Keller noch.

In verschlossenen Vitrinen reihte sich Geschirr aneinander. Milla öffnete eine der Glas­türen. Das Porzellan fühlte sich kalt an. Es war solides Geschirr, nicht zu fein, nicht zu grob, mit einem Rand in Weinrot und Gold. Sie fand Essteller, Kaffeetassen, Kuchenteller, Terrinen, Kannen und Krüge, nichts Zusammengewürfeltes, alles von der gleichen Marke, Thomas Bavaria. Wer brauchte so viel Geschirr? Milla zog die Schubfächer unter den Vitrinen auf. Sie fand Unmengen dunkel angelaufener Silberbestecke, stockfleckige Leinentücher und silberne Serviettenringe. Auf der angrenzenden Seite standen Regale, in denen sich eine Armee von Obstkonserven aneinanderreihete, alle säuberlich mit kleinen Klebeschildchen beschriftet, Himbeeren 1976, Schwarze-Beeren-Marmelade 1977,

Milla abandonna sa rêverie et retourna vers la trappe. Elle se dit qu'entre-temps, il devait y avoir suffisamment d'air frais à l'intérieur.

Munie d'un bâton, elle tapa bruyamment contre les bords et tendit l'oreille, au cas où quelque chose bougerait en dessous. Mais non, rien.

La lumière de sa lampe de poche éclairait des grains de poussière dansant dans l'obscurité. Milla resta un instant le pied suspendu dans le vide, avant de le poser résolument sur la première marche.

Des spores de moisissure tourbillonnaient dans l'air, l'empêchant de respirer. Elle se mit à tousser et ajouta mentalement un masque de protection à sa liste.

Le faisceau de la lampe balaya les murs de la cave. Lorsque Milla comprit où elle se trouvait, les poils de ses bras se hérissèrent. Elle s'était fait une idée bien précise du lieu abandonné qu'elle serait la première à découvrir. Elle imaginait quelque chose de romantique, un peu comme le château Verdure, un lieu avec des rideaux de velours mangés par les mites et une poupée posée sur un piano édenté. À la rigueur, un lieu comme les anciennes maisons de vacances du Harz, avec leurs lits métalliques et leurs armoires vides. Leurs occupants avaient quasiment tout emporté et les rares objets qui s'y trouvaient encore évoquaient des accessoires disposés avec soin. Mais ce qu'elle voyait là n'avait rien d'un décor. C'était un garde-manger bien fourni où, étonnamment, il n'y avait presque pas de poussière. Milla avait l'impression que si elle remontait les escaliers, elle arriverait dans une cuisine confortable, où une soupe serait en train de mijoter sur le feu. Même amputée de sa maison, la cave vivait toujours.

Plusieurs vitrines renfermaient de la vaisselle. Milla ouvrit une des portes, au hasard. La porcelaine était froide au toucher. C'étaient des pièces de vaisselle de qualité, mais pas trop délicates, décorées d'un liseré grenat et or. Des assiettes, des tasses à café, des terrines, des thésières, des brocs et des assiettes à dessert, non pas dépareillées, mais toutes de la même marque : Thomas Bavaria. Qui pouvait bien avoir besoin de tant de vaisselle ? Milla ouvrit les tiroirs des vitrines. Ils contenaient une quantité incroyable de serviettes en lin tachées de moisissure, de ronds de serviette et de couverts en argent noircis. Le long du mur adjacent, des bataillons de pots de confiture, étiquetés avec soin, s'alignaient sur des étagères : « Framboises 1976 », « Cassis 1977 », « Airelles 1975 », « Mûres 1976 ».

Hölberle 1975, Brombeermarmelade 1976. Es gab nur ein einziges Ding in diesem Regal, das aus der Reihe tanzte und schief über die Kante lugte. Es war ein Päckchen mit Rattengift.

Dann entdeckte Milla auf einer Holzstiege den Brandstempel *Hotel Waldeshöh*. Das erklärte die große Menge an Porzellan. Neben bis zur Decke geschichtetem Holz lag ein säuerlicher Stoß mit Zeitungen und Zeitschriften. Die *FF dabei*, das *Freie Wort*. Die oberste trug das Datum vom 23. Juni 1977. Milla musste lächeln. Kein Atomangriff also. Daneben stapelten sich gebündelte blassgrüne Schulhefte. Milla schnitt die Paketschnur auf und sah die Hefte durch. Sie gehörten einem Andreas Dressel, Klasse 6a, und einer Christine Dressel, Klasse 8b.

Milla fühlte sich plötzlich wie ein Eindringling. Es war nicht das erste Mal, dass sie menschliche Spuren an einem verlorenen Ort fand. Sonst waren es Hinterlassenschaften von anderen Jägern gewesen, weggeworfene Getränkebüchsen oder Papiertaschentücher. Wie der Müll von Kinobesuchern, der liegen blieb, wenn die Vorstellung vorbei war. Aber diese Spuren hier verbanden den toten Ort plötzlich mit einem Leben vor dem, was auch immer hier passiert war.

Milla zog ein Aufsatzheft heraus und blätterte es durch. Christine Dressel besaß eine bemühte, ordentliche Handschrift. Milla verglich sie unwillkürlich mit Neos unleserlicher Klaua, die ihm in jeder Arbeit mindestens einen Formpunkt Abzug einbrachte. Christine Dressel dagegen hatte wohl alles richtig machen wollen.

Mein schönstes Ferienerlebnis, las Milla. Christine beschrieb darin eine Waldwanderung, auf der sie eine alte Bärengarbe entdeckt hatten. Dann kam *Ein Tag bei unserer Patenbrigade*, gefolgt von *Wir feiern den 1. Mai*. Und zum Schluss stand da noch ein Aufsatz mit dem Titel *So stelle ich mir das Jahr 2000 vor*. Milla überflog die patriotischen Zeilen, in denen von bargeldlosem Kommunismus und fliegenden Traktoren geschwärmt wurde, und blieb bei den letzten Sätzen hängen.

Am meisten wünsche ich mir für das Jahr 2000, daß wir noch zu Hause sind und nicht weg vom Rennsteig mußten. Dann ist das Hotel Waldeshöh ein schmuckes FDGB-Erholungs-Heim, und alles ist wieder gut.

Milla setzte sich auf die unterste Treppenstufe und schlug das Heft zu. Der Wunsch der kleinen Christine war wohl nicht in Erfüllung gegangen. Sie dachte an Neos Wünsche. Er wollte einen eigenen Fernseher in seinem Zimmer und mit seinem Vater in den Campingurlaub fahren. Auch seine Hoffnungen würden sich nicht alle erfüllen. Wenigstens auf den Fernseher sparte sie schon seit Monaten. Sie fragte sich, was mit Christine Dressel passiert war. Wo hatte ihre Familie das Jahr 2000 verbracht? Lebten sie überhaupt noch?

Un seul objet était mal rangé et n'avait pas sa place sur ces étagères : une boîte de mort-aux-rats.

Le regard de Milla s'arrêta sur une caisse en bois portant l'inscription « Hotel Waldeshöh ». Voilà qui expliquait la quantité impressionnante de vaisselle. Près d'un tas de bois montant jusqu'au plafond se trouvaient des journaux et des revues soigneusement empilés : *FF dabei, Freie Wort*. L'exemplaire au sommet de la pile était daté du 23 juin 1977. Milla sourit. Il n'y avait donc pas eu d'attaque nucléaire. À côté des journaux et des revues, des cahiers vert pâle étaient retenus ensemble par une ficelle, que Milla coupa, avant de les examiner. Ils appartenaient à un certain Andreas Dressel, 6^e a, et à une Christine Dressel, 8^e b. Milla eut soudain l'impression d'être une intruse. Ce n'était pas la première fois qu'elle trouvait des traces de vie humaine dans un lieu abandonné. Mais il s'agissait toujours des vestiges laissés par d'autres explorateurs urbains : des canettes oubliées, des mouchoirs en papier... Un peu comme les déchets qu'on retrouve dans une salle de cinéma une fois la séance finie. Ces vestiges-là, en revanche, établissaient un lien entre ce lieu mort et la vie qui l'habitait autrefois, avant l'évènement qui l'avait détruit.

Milla prit un des cahiers et le feuilleta. Christine Dressel avait une écriture soignée, appliquée. Malgré elle, Milla la compara aux gribouillages illisibles de Neo, qui lui coûtaient au moins un point de présentation à chaque devoir. Contrairement à son fils, Christine Dressel avait à l'évidence voulu tout faire comme il fallait.

« Mes plus belles vacances », lut Milla. Christine décrivait une randonnée en forêt au cours de laquelle ils avaient découvert une ancienne trappe à ours. Venait ensuite « Une journée avec nos parrains de la brigade », puis « On fête le 1^{er} mai » et enfin une rédaction intitulée « Comment je m'imagine l'an 2000 ». Après avoir survolé rapidement les lignes patriotiques décrivant un monde communiste sans argent liquide et plein de tracteurs volants, le regard de Milla s'attarda sur les dernières phrases :

« Ce que j'aimerais plus que tout, c'est qu'en 2000, nous soyons toujours à la maison, que nous n'ayons pas été obligés de quitter le Rennsteig. L'hôtel Waldeshöh serait devenu une jolie maison de repos gérée par la fédération des syndicats et tout irait de nouveau bien. »

Milla s'assit sur la dernière marche et referma le cahier. Le souhait de la petite Christine ne s'était visiblement pas réalisé. Elle pensa à ceux de Neo. Il rêvait d'avoir une télé dans sa chambre et de partir en vacances au camping avec son père. Ses désirs non plus ne deviendraient pas tous réalité. Mais il aurait au moins sa télé : elle économisait depuis des mois pour ça. Elle se demanda ce qu'était devenue Christine Dressel. Où sa famille et elle avaient-elles passé l'an 2000 ? Étaient-ils encore vivants ?

In dem stickigen Keller erschien die Zeit zäh wie Sirup. Milla merkte, wie sie müde wurde und ihr beinahe die Augen zufielen. Sie begriff, dass der Sauerstoff knapp wurde, und ging nach oben, um durchzuatmen. Dabei fiel ihr auf, wie spät es schon geworden war. Die Dämmerung brach im Wald viel früher herein als im freien Gelände. Sie musste sich dringend auf den Rückweg machen.

Noch einmal stieg sie nach unten, fotografierte die Wände und nahm Details auf. Im Leuchten des Blitzlichts entdeckte sie eine Aufputzstromleitung und von der Decke hängende Schnüre mit getrockneten Pilzen. Sie steckte Christines Schulheft in ihren Rucksack und nahm noch schnell ein Glas von der Brombeermarmelade mit. Dann verließ sie den Keller.

Dans l'atmosphère confinée de la cave, le temps s'étirait, épais comme de la poix. Milla sentait la fatigue la gagner, ses paupières étaient de plus en plus lourdes. Elle comprit qu'elle manquait d'oxygène et remonta respirer à l'air libre. Elle réalisa alors qu'il commençait à se faire tard. Le soir tombait beaucoup plus vite en forêt que dans la plaine. Il fallait vraiment qu'elle rentre.

Elle redescendit dans la cave pour prendre en photo les murs et certains détails. La lumière du flash éclaira une installation électrique apparente et des champignons séchés suspendus au plafond par des ficelles. Milla fourra le cahier de Christine dans son sac et prit en hâte un pot de confiture de mûres avant de ressortir.

Schlafen Fische?

Jens Raschke

L'auteur / Der Autor

Jens Raschke est né en 1970 à Darmstadt. Après ses études d'histoire et de culture scandinaves, il travaille depuis 1998 comme metteur en scène, auteur et dramaturge pour le théâtre dédié à la jeunesse. Jens Raschke vit et travaille actuellement à Kiel, en Allemagne. *Est-ce que les poissons dorment ?* est l'adaptation de la pièce de théâtre à succès du même nom, écrite et mise en scène par Jens Raschke en 2012. La version dramatique du texte a remporté le *Mülheimer KinderStückePreis* en 2012 et le *Kinderhörspielpreis des Mitteldeutschen Rundfunks* en 2014. Le livre s'est quant à lui vu décerner le prix *Luchs des Monats* du journal *Die Zeit* en 2017 ainsi que le *Paul Maar Preis für junge Talente*.

Jens Raschke wird 1970 in Darmstadt geboren. Er studiert Skandinavistik und Geschichtswissenschaften und ist seit 1998 als Kindertheaterregisseur, -autor und -dramaturg tätig. Er lebt und arbeitet in Kiel.

Schlafen Fische? ist die Adaptation des gleichnamigen und sehr erfolgreichen Theaterstücks, das der Autor 2012 geschrieben und selbst inszeniert hat und für das er u.a. den Mülheimer KinderStückePreis 2012 und den Kinderhörspielpreis des Mitteldeutschen Rundfunks 2014 erhalten hat. *Die Zeit* zeichnete das Buch mit dem Luchs des Monats aus und es wurde zudem mit dem Paul Maar Preis für junge Talente gekrönt.



Clea Eden

La traductrice / Die Übersetzerin

Clea Eden est une comédienne bilingue et vit à Genève. Elle joue avec divers metteurs et metteuses en scène en Suisse alémanique et francophone.

Ce sont les planches de théâtres qui ont mené Clea à la traduction. En 2018, elle signe la traduction française de la pièce de théâtre *Goutte, Claire et la tempête* du Théâtre de la Grenouille situé à Bienne. D'ailleurs, elle joue en tant qu'actrice dans ce spectacle qui tourne en français et en allemand. Pour le même théâtre, elle traduit en 2019 une seconde pièce, *Poussière d'étoiles* de Charles Way.

Clea Eden lebt in Genf und ist eine bilinguale Schauspielerin. Sie arbeitet mit verschiedenen Schweizer Regisseur*innen in der deutsch- und der französischsprachigen Schweiz. Die Schauspielerarbeit führt Clea zur Übersetzung. 2018 übersetzt sie das Theaterstück *Regen und Sturm* des *Théâtre de la Grenouille* in Bienne, und spielt selbst auch in der französischen und deutschen Sprachversion der Produktion mit. 2019 übersetzt sie für das *Théâtre de la Grenouille* ein weiteres Stück, *Sternenstaub* von Charles Way.

cleaeden01@gmail.com

Letzten Montag war mein Geburtstag.

Ich bin am Montag zehn Jahre alt geworden.

Zehn.

Das ist eine Eins mit einer Null dahinter.

Papa hat gesagt: »Jetzt bist du also zweistellig, Jette. Herzlichen Glückwunsch!«

Ein komisches Gefühl irgendwie, zweistellig zu sein. Es gibt Leute, die werden sogar dreistellig. Einhundert Jahre – und noch mehr! Wie Hektor, die Riesenschildkröte im Zoo.

Ich weiß noch, Onkel Jonas saß mal bei uns auf dem Balkon, die Sonne knallte ganz heiß auf uns runter, und Mama und Papa haben von einem Nachbarn erzählt, der gerade hunderteins geworden war.

Onkel Jonas hat nur gegähnt: »Hunderteins? Wer will denn bitteschön hunderteins werden?« Papa hat kurz überlegt und gesagt: »Wahrscheinlich ein Hundertjähriger.«

Emil ist nur sechs geworden.

Das ist bloß einstellig.

Emil wäre lieber sieben geworden. Soviel steht mal fest. Mein kleiner Bruder Emil wäre viel lieber sieben geworden und irgendwann auch mal zweistellig, als immer nur hier auf dem Friedhof zu liegen.

Komisches Wort: Friedhof.

Onkel Jonas sagt, der Friedhof heißt deswegen Friedhof, weil einen die Menschen endlich in Frieden lassen, wenn man hier liegt. Ich glaube aber, das stimmt nicht so ganz. Onkel Jonas erzählt oft so komisches Zeug.

Unter einem Hof stelle ich mir ja eigentlich was anderes vor.

Bei uns in der Straße zum Beispiel, da stehen Häuser nebeneinander, und das, was dahinter ist, das ist der Hof. Da sind die Mülltonnen, und manchmal liegen am Morgen tote Vögel auf der Erde, die nachts gegen die Hauswand geflogen sind: peng!

Mein altes Zimmer ging nach vorn raus, auf die Straße. Das war meistens total nervig, wegen der ganzen Autos, die da durchfahren Tag und Nacht. Jetzt bin ich in Emils Zimmer, und das geht nach hinten raus. Zum Hof eben. Da ist es viel leiser. Als Emil krank war, brauchte er eben lange Zeit seine Ruhe. Sehr lange Zeit.

Emil war eigentlich sein ganzes Leben lang krank. Seit ich mich erinnern kann jedenfalls.

Lundi dernier c'était mon anniversaire.

Lundi, j'ai eu dix ans.

Dix.

C'est un un avec un zéro derrière.

Papa m'a dit : « Tu as deux chiffres maintenant, Tilda. Félicitations ! »

Ça fait bizarre d'avoir deux chiffres. Il y a même des gens qui ont trois chiffres. Cent ans, et même plus des fois ! Comme Hektor, la tortue géante du zoo.

Je me rappelle, un jour, tonton Jonas était avec nous sur le balcon, le soleil tapait fort sur nos têtes et maman et papa ont raconté qu'un voisin venait d'avoir cent-un ans.

Tonton Jonas a bâillé : « Cent-un ans ? Mais qui a envie d'avoir cent-un ans ? »

Papa a réfléchi un peu et il a répondu : « Quelqu'un qui a cent ans, j'imagine. »

Emil, lui, n'a eu que six ans.

C'est seulement un chiffre.

Emil aurait voulu avoir sept ans. Ça, j'en suis sûre. Mon petit frère Emil aurait vraiment voulu avoir sept ans et même un jour avoir deux chiffres plutôt que de passer tout son temps au cimetière.

Bizarre ce mot : cimetière.

Tonton Jonas dit que cimetière ça vient du grec et ça veut dire « lieu où on dort », et que quand on y est, les gens nous laissent enfin tranquille. Mais j'y crois pas trop. Tonton Jonas dit souvent des trucs bizarres.

Moi, je pense à autre chose avec le mot cimetière.

Je vois la cime des arbres dans la cour derrière notre immeuble. Où des fois le matin, par terre, à côté des poubelles, il y a des oiseaux morts tombés du nid pendant la nuit : paf ! Mon ancienne chambre donnait sur la rue. C'était super énervant, avec toutes les voitures qui passent par-là jour et nuit. Maintenant, je suis dans la chambre d'Emil. Elle donne sur la cour, et les arbres justement. C'est beaucoup plus calme. Quand Emil était malade, il avait souvent besoin de calme. Vraiment souvent.

En fait, Emil a été malade toute sa vie. En tout cas, j'ai pas d'autres souvenirs. Et j'ai quand même trois ans de plus que lui. Ça a commencé dans son sang, et au bout d'un moment, tout son corps était tellement malade de l'intérieur qu'il n'y avait plus rien à faire.

Und ich bin ja gut drei Jahre älter als er. Es fing mit seinem Blut an, und irgendwann war der ganze Körper von innen so krank, dass man dagegen nichts mehr tun konnte. Heute vor einem Jahr ist er gestorben, mein Bruder Emil. Vier Tage nach meinem letzten einstelligen Geburtstag. Er ist in seinem Zimmer gestorben. Mit Blick auf den Hof. Und ich war dabei.

Das heißt, na ja, eigentlich war ich gar nicht dabei, als er gestorben ist, sondern als er schon gestorben war. Papa hat mich mit dem Auto von der Schule abgeholt, während des Unterrichts, kurz nach elf.

Ich wusste gar nicht, was los war. Auf der Fahrt nach Hause sprach er kein einziges Wort. Er schaute nur auf die Straße. Ganz starr. Und ich habe gefragt: »Papa? Was ist denn los? Musst du heute gar nicht arbeiten?«

Keine Antwort.

Da habe ich gemerkt, dass irgendwas nicht stimmte.

Zu Hause lag Emil in seinem Bett, so wie er immer dalag, wenn er schlief.

Auf dem Rücken.

Also, ich kann nicht auf dem Rücken schlafen, aber Emil schon. Den Kopf so zur Seite, die Augen zu, die Hände unter der Decke, ganz still lag er da. Und blass war er. Wie Joghurt. Und ich bin zu ihm hin, weil ich ja gedacht habe, er schläft bestimmt nur, und ich habe ihn am Gesicht angefasst, weil ich ihn aufwecken wollte, und ich habe gesagt: »Emil, aufwachen, du musst jetzt aufwachen, es ist doch schon nach elf.«

Aber Mama hat gleich meine Hand von seinem Gesicht weggenommen und angefangen zu weinen. Zuerst ganz leise, aber dann ist sie richtig laut geworden. Auch durch die Nase. Da kam so Zeug raus. Rotze, nur dünner. Rotze mit Wasser vielleicht.

»Emil ist jetzt tot.« Das war Papa. Und das war das Erste, was er an diesem Tag überhaupt zu mir gesagt hat.

»Emil ist jetzt tot.«

Mama und ich saßen noch eine ganze Weile neben Emils Bett. Mama streichelte seinen Kopf und sagte gar nichts.

Papa telefonierte. Er ging im Flur auf und ab und sprach ganz leise.

Irgendwann klingelte es und zwei Männer in schwarzen Anzügen standen in der Wohnungstür. Die schauten ganz komisch.

»Du musst jetzt Tschüss zu Emil sagen, Jette.« Papa hat mir seine Hände auf die Schultern gelegt und mir ins Ohr geflüstert, so leise, dass ich ihn kaum verstehen konnte. Seine Hände waren ganz kalt und zitterten. Da habe ich erst richtig kapiert, dass das jetzt ernst war. Dass ich jetzt zum letzten Mal Tschüss sagen würde zu Emil. Nicht wie sonst, wenn er

Aujourd'hui, ça fait un an que mon frère Emil est mort. Quatre jours après mon dernier anniversaire à un seul chiffre. Il est mort dans sa chambre. Avec vue sur la cour. Et j'étais avec lui.

Enfin non, j'étais pas vraiment avec lui au moment où il est mort, mais juste après, quand il était déjà mort. Papa est venu me chercher à l'école en voiture. Pendant la classe, juste après onze heures.

Je savais pas du tout ce qui se passait. Sur le chemin de la maison, il n'a pas dit un seul mot. Il fixait la route. C'est tout. J'ai demandé : « Papa ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu travailles pas aujourd'hui ? »

Pas de réponse.

Là, j'ai compris que quelque chose n'allait pas.

À la maison, Emil était couché dans son lit, sur le dos, comme d'habitude quand il dort.

Moi, j'arrive pas à dormir sur le dos, mais Emil, si. La tête sur le côté, les yeux fermés, les mains sous la couette, il ne bougeait pas. Et il était tout pâle. Comme un yaourt.

Et je suis allée vers lui, parce que je croyais qu'il était juste en train de dormir, et j'ai touché sa joue, parce que je voulais le réveiller et je lui ai dit : « Emil, réveille-toi, faut te réveiller maintenant, il est déjà onze heures passées. »

Mais maman a tout de suite retiré ma main et elle a commencé à pleurer. Au début, pas très fort, mais après elle a vraiment fait beaucoup de bruit. Même avec le nez. Il y avait un truc qui en sortait. De la morve mais en plus liquide. De la morve avec de l'eau peut-être.

« Emil est mort », a dit papa. Et c'était la première chose qu'il me disait ce jour-là.

« Emil est mort. »

Maman et moi on est restées assises à côté du lit d'Emil pendant un bon moment. Maman caressait sa tête sans rien dire.

Papa téléphonait. Il parlait tout doucement en faisant les cent pas dans le couloir.

À un moment donné, ça a sonné et il y avait deux hommes en costume noir devant la porte. Ils nous regardaient bizarrement.

« Tilda, il faut dire au revoir à Emil maintenant. » Papa avait mis ses mains sur mes épaules, et il m'avait chuchoté à l'oreille tellement doucement que je l'avais à peine entendu. Ses mains étaient froides et tremblaient. Là, j'ai compris que c'était vraiment sérieux. Que maintenant, j'allais dire au revoir à Emil pour la dernière fois. Pas comme d'habitude, quand il retournait juste à l'hôpital.

Je l'ai regardé encore une fois. Il avait vraiment une tête de yaourt. En fait, il ne ressemblait pas du tout à Emil. J'ai dit : « Salut Emil ». Et c'est tout.

Ensuite, papa nous a emmenées maman et moi dans la cuisine, et maman a recommencé

mal wieder ins Krankenhaus musste.

Ich schaute ihn noch einmal an. Er sah wirklich total joghurtmäßig aus. Eigentlich gar nicht wie Emil. Ich sagte: »Tschüss, Emil.« Und das war's.

Papa ging dann mit Mama und mir in die Küche, und Mama weinte wieder, diesmal aber ganz fürchterlich. Ich dachte, oje, jetzt hört sie gar nicht mehr auf.

Ein paar Minuten später konnte ich hören, wie die beiden Männer wieder aus der Wohnung gingen und Papa hinter ihnen die Tür zumachte.

Als ich wieder in Emils Zimmer ging, war er verschwunden.

Nebenan hörte ich Mama schluchzen, und ich glaube, Papa auch. Plötzlich wurde ich auch ganz traurig. Ich habe mich auf Emils leeres Bett gesetzt und auch angefangen, zu weinen. Aber nur ganz leise.

à pleurer, très fort cette fois-ci. J'ai pensé, oh là là, elle ne va jamais s'arrêter.
Quelques minutes après, j'ai entendu les deux hommes sortir de l'appartement et papa fermer la porte derrière eux.
Quand je suis retournée dans la chambre d'Emil, il avait disparu.
À côté, j'entendais maman sangloter, et papa aussi je crois. Tout d'un coup, moi aussi je me suis sentie très triste. Je me suis assise sur le lit tout vide d'Emil et j'ai commencé à pleurer aussi. Mais tout doucement.

In der Fremde sprechen die Bäume arabisch

Usama Al Shahmani

L'auteur / Der Autor

Usama Al Shahmani nait à Bagdad en 1971. Il grandit à Qalat Sukar et fait des études de littérature arabe moderne et de langue arabe. Il publie trois livres sur la littérature arabe en Irak avant d'arriver en Suisse en 2002 comme réfugié. Il travaille aujourd'hui en tant qu'interprète et médiateur culturel, et traduit de l'allemand en arabe. Il vit avec sa famille à Frauenfeld. *In der Fremde sprechen die Bäume arabisch* est son premier roman.

Usama Al Shahmani, geboren 1971 in Bagdad und aufgewachsen in Qalat Sukar, studiert arabische Sprache und moderne arabische Literatur. Er veröffentlicht drei Bücher über arabische Literatur im Irak, bevor er 2002 als Flüchtling in die Schweiz kommt. Er arbeitet heute als Dolmetscher und Kulturvermittler und übersetzt ins Arabische. Er lebt mit seiner Familie in Frauenfeld. *In der Fremde sprechen die Bäume arabisch* ist sein erster Roman.



Aurélien Monnet

Le traducteur / Der Übersetzer

Aurélien Monnet est traducteur de l'allemand et de l'anglais vers le français depuis 2013, après des études en littérature comparée et en traduction à Paris, Lyon et Tübingen. Il vit à Paris et travaille principalement pour des organisations internationales et des médias. Ses goûts le portent avant tout vers la lecture de récits et de romans contemporains, mais aussi d'essais dans les domaines qui lui sont chers, notamment la musique, la politique ou le cinéma.

Aurélien Monnet studiert Vergleichende Literaturwissenschaft und Übersetzungswissenschaft in Paris, Lyon und Tübingen. Seit 2013 ist er als Übersetzer aus dem Deutschen und dem Englischen tätig, vor allem für internationale Organisationen und verschiedene Medien. Er lebt und arbeitet in Paris und interessiert sich insbesondere für zeitgenössische Literatur, aber auch für Sachbücher über Musik, Politik und Kino.

aurelmonnet@gmail.com

In der Fremde sprechen die Bäume arabisch,
Usama Al Shahmani
Limmat Verlag, 2018
192 pages / Seiten (11–17)

Einige Zeit später fiel mir dieses Umherlaufen wieder ein. Warum probierte ich die Sache nicht selbst aus? Ich war deprimiert, der Platz war eng, fast alles knapp. Jeder Bewohner des Heims verursachte bei den anderen einen Stau, alle schimpften darüber. Aber zu Fuß gehen durfte ich ja, sagte ich mir.

Ich war nicht gut ausgerüstet, um in einen Wald hineinzuspazieren. Mein einziges Paar Schuhe waren sogenannte Freizeitschuhe. Diesen Begriff habe ich erst später gelernt. Ich wusste zu jenem Zeitpunkt nicht, dass in der Schweiz jedes Paar Schuhe einer Kategorie angehört. Mein Weg aus dem Dorf nach Baden führte durch einen Wald. Unterwegs, in der Nähe einer kleinen Hütte, stand ein Baum mit einem gebrochenen Stamm. Ich sagte mir: Schau, sein Stamm ist bereits gebrochen, und trotzdem steht er stolz da, und seine grüne Farbe feiert ihre Schönheit. Woher nahm er eigentlich diese Fähigkeit, stehen zu bleiben und sich wieder zu verästeln?, fragte ich mich. Lag das an seinen Wurzeln oder an der Erde, in der er wuchs? Was waren denn Wurzeln? Haben wir Menschen auch welche? Konnte ich verbindlich behaupten, dass ich ein Iraker war? Und was würde sich ändern, wenn ich kein Iraker wäre? Ich freute mich über den schönen Baum, und es war mir egal, ob seine Wurzeln in Europa oder Asien lagen.

Der Wald in der irakischen Kultur verbindet sich mit Ungewissheit und mit Geschichten über böse Geister und Dämonen. Im Wald kann man sich verlieren und nicht mehr herausfinden. Palmwälder sind ein Ort, dem es an Sicherheit und Klarheit mangelt. Wir lieben Bäume, aber verabscheuen den Wald.

Mir waren alle diese Bäume in dem Wald fremd bis auf einige wenige, die in einer schönen Reihe dastanden wie ein arabisches Gedicht aus sieben Worten. Sie waren mir gleich vertraut, als seien wir alte Bekannte. Sie formten eine Gemeinschaft, wie eine wahre Liebe. Ich weiß nicht, was mich dazu bewog, diese Bäume mit lauter Stimme anzusprechen. War es ihre beeindruckende Erscheinung? Eine große Linde in der Mitte war für mich wie eine Mutter, und ich sagte in der Stille unter den Bäumen zu ihr auf Arabisch: *hub*. Das Echo

Quelque temps après, j'ai repensé à cette idée de marcher sans but. Pourquoi ne pas essayer ? J'étais déprimé, nous manquions de place au foyer et de presque tout. Dès qu'un résident faisait quelque chose, ça créait un embouteillage et tout le monde se plaignait. Par contre, me suis-je dit, j'avais tout à fait le droit d'aller marcher.

Je n'étais pas bien équipé pour m'aventurer dans la forêt. J'avais seulement une paire de chaussures de loisir, comme on dit ici. Mais ce terme, je l'ai appris plus tard. À l'époque, j'ignorais qu'en Suisse, il existe plusieurs catégories de chaussures. La route qui allait du village à Baden passait par une forêt. En chemin, il y avait près d'une petite cabane un arbre au tronc brisé. J'ai pensé : Regarde, son tronc est brisé, mais il se dresse fièrement et son feuillage d'un vert splendide exalte sa beauté. D'où tirait-il la force de rester debout et de se ramifier ? Était-ce grâce à ses racines, ou à la terre dans laquelle il poussait ? Et de quoi parle-t-on quand on parle de racines ? Nous autres humains, est-ce que nous en avons aussi ? Pouvais-je affirmer avec certitude que j'étais irakien ? Et qu'est-ce que ça changerait si je ne l'étais pas ? J'étais heureux de voir ce bel arbre, peu importe que ses racines soient en Europe ou en Asie.

Dans la culture irakienne, la forêt est associée à l'incertitude et à des histoires d'esprits malins et de démons. On peut s'y perdre à jamais. Une forêt de palmiers est un lieu déroutant, dangereux. Nous aimons les arbres, mais nous détestons la forêt.

Les arbres de cette forêt m'étaient étrangers, à l'exception de quelques-uns qui formaient une belle ligne, comme un poème arabe de sept mots. Je me suis tout de suite senti proche d'eux : on aurait dit de vieilles connaissances. Le lien qui les unissait était celui d'un amour véritable. Je ne sais pas ce qui m'a poussé à leur parler à voix haute. Était-ce leur silhouette imposante ? Au centre, un grand tilleul avait une présence maternelle et, au milieu du silence, j'ai prononcé pour lui un mot en arabe : *hub*. L'écho ne m'a pas renvoyé le mot allemand pour « amour » – mais le même mot, en arabe. Surpris, j'ai continué : *sama, shagar*, ciel, arbres.

kam nicht als «Liebe» zurück, sondern auf Arabisch. Ich war verblüfft und fuhr fort: *semah – schager*, Himmel – Bäume.

Hub – semah – schager – Das arabische Echo kam anders aus dem Wald zurück; es hörte sich schlanker an, schärfer.

Es war ein schönes Gefühl, Arabisch zu hören im Wald. Es war also gar nicht so, dass die Natur stumm war, man musste sie nur ansprechen und ihr zuhören. Und die Bäume in der Fremde sprachen sogar arabisch, sagte ich mir und öffnete meine Arme. Ich saugte den Duft der Bäume in mich auf, betrachtete die Zweige und Knospen und spürte, dass mich der Wald annahm. Ich bekam das Gefühl, dass ich die Wege kannte, pff auf die Wegweiser – und verirrte mich. Angst, nicht mehr herauszufinden, hatte ich trotzdem nicht.

Im Irak war ich nie im Wald. Die Bilder von Bäumen und Wäldern in meinem Kopf stammen aus Geschichten, die mir meine Großmutter erzählte. Ich wuchs in Städten auf, in denen nur wenig Grünflächen anzutreffen sind. Abgesehen von privaten Gärten sieht man Bäume nur auf den Feldern außerhalb der Stadt.

Unsere einheimischen Bäume, die Dattel-, Oliven-, Granatapfel- und Zitronenbäume, werden von Menschenhand gepflanzt und gepflegt. Bäume in freier Natur wachsen anders, das hatte meine Professorin, die uns damals in moderner arabischer Lyrik unterrichtete, immer wieder betont. Ihre Liebe zur Natur und zu Bäumen war so leidenschaftlich wie die für kurze Texte. Sie war körperlich und geistig fit, und wenn sie von Poeten und Dichtern sprach, war sie sich ihrer Sache so sicher, als hätte sie täglich Umgang mit ihnen.

«Die schönsten Verse der Poesie sind jene, die die Natur widerspiegeln, und ein gutes Gedicht muss man auswendig gelernt haben, um seine Seele lebendig zu halten», sagte sie.

Ihr Einfluss auf die Klasse war groß, viele Studenten waren in sie verliebt, mich eingeschlossen. Sie war schön, offen, liberal, ledig und hatte eine starke Persönlichkeit. Vor so einer Persönlichkeit hatten viele irakische Männer nicht nur Respekt, sondern waren ihr gegenüber sogar achtsam. Bei den Professoren war sie unbeliebt mit ihrem Selbstbewusstsein, starke Frauen sieht man in unserer Gesellschaft, egal in welcher Schicht, nicht gern, man hat lieber schwache, die ohne Mann nicht zurechtkommen. Der Krieg hat die Position der Frau zusätzlich geschwächt und ihr weitere Freiheiten genommen.

Hub, sama, shagar : l'arabe que la forêt me renvoyait avait un son différent ; les mots étaient plus clairs, plus affûtés.

C'était beau d'entendre de l'arabe dans la forêt. La nature n'était donc pas muette, il suffisait de lui parler et de l'écouter. Et loin de mon pays, les arbres parlaient arabe, ai-je pensé en ouvrant les bras. Je me suis imprégné de leur parfum en contemplant les branches et les bourgeons, et j'ai senti que la forêt m'acceptait. J'ai eu le sentiment de savoir où j'allais : j'ai cessé de suivre les indications. Et je me suis perdu. Mais à aucun moment je n'ai eu peur de ne jamais retrouver mon chemin.

En Irak, je n'étais jamais entré dans une forêt. Les images d'arbres et de forêts que j'avais en tête provenaient des histoires que ma grand-mère me racontait. J'ai grandi dans des villes où l'on trouvait peu d'espaces verts. Les seuls arbres qu'on voyait, c'était dans les jardins privés ou dans les champs en dehors de la ville.

Les arbres d'Irak – dattiers, oliviers, grenadiers et citronniers – sont toujours plantés et entretenus par quelqu'un. Dans la nature, ils poussent différemment : c'est ce que mon ancienne professeure de poésie arabe moderne nous répétait sans cesse. Elle avait pour la nature et les arbres un amour aussi fort que pour les textes courts. Elle était aussi vive d'esprit que de corps et parlait des poètes avec une telle conviction qu'on aurait dit qu'elle les fréquentait au quotidien.

« Les plus beaux vers sont ceux qui reflètent la nature, et un beau poème doit être appris par cœur pour que son âme continue de vivre », nous disait-elle.

Son influence sur la classe était grande et plusieurs étudiants, moi compris, en étaient amoureux. Elle était belle, ouverte, moderne, célibataire et dotée d'une forte personnalité. Son caractère impressionnait les hommes irakiens, voire les mettait mal à l'aise. Elle était peu appréciée des autres professeurs, car elle avait confiance en elle : une femme forte est mal vue dans notre société, dans toutes les classes. On préfère les femmes fragiles, incapables de se débrouiller sans un homme. La guerre a rendu la situation des femmes encore plus difficile, en leur ôtant, une nouvelle fois, de nombreuses libertés.

Cette professeure était tout le contraire. Elle nous a un jour confié : « Enfant, quand je me sentais opprimée, je sortais pieds nus dans notre jardin. Je cassais quelques brindilles du

Diese Professorin war das genaue Gegenteil solcher Vorstellungen. Einmal sagte sie uns: «Wenn ich mich als Kind zu Hause unterdrückt fühlte, ging ich barfuß in unseren Garten. Ich brach kleine Äste des Granatapfelbaumes ab und begann, mit ihnen zu spielen. Heute noch tue ich dasselbe, denn das beste Mittel gegen die Bitterkeit ist für mich die Nähe zu Bäumen, aber anstatt mit Ästen zu spielen, schreibe ich heute damit ein kurzes Gedicht auf die Erde.»

«Wieso Granatäpfel, haben Sie keine anderen Bäume?», fragte sie eine Studentin.

«Doch, wir haben andere Bäume, aber der Granatapfelbaum ist in unserer Kultur der Baum der Liebe, das müssten Sie eigentlich wissen», sagte sie und begann, ihre Bücher zusammenzuräumen.

Ich wusste, was sie meinte, meine Großmutter hatte es mir einmal erzählt. An jedem Granatapfelbaum hängen viele Granatäpfel, doch nur einer, ein einziger von ihnen trägt einen ganz besonderen Kern. Dieser Kern gehört dem Paradies, und wer diesen Kern gekostet hat, dem soll Liebe, Freude und Glück im Leben widerfahren.

«Teile nie eine Granatapfel Frucht mit jemandem, mein Sohn, denn du weißt nicht, ob du nicht deine Liebe weitergibst», hatte mir meine Großmutter eingeschärft.

«Und du? Du isst ja gerne Granatäpfel. Hast du den Kern in deinem Leben gefunden?», fragte ich sie.

Sie lachte: «Als ich blutjung war, habe ich mit allen Mädchen aus meinem Dorf über die Liebe gesprochen. Wir lachten und kicherten, flüsterten einander aber nur die Hälfte unserer Geheimnisse zu.»

«Ja, aber sag mir jetzt, ob du diesen Kern gefunden hast? Erzähl mir, wie hast du meinen Großvater kennengelernt?»

Meine Großmutter erzählte mir, dass sie ihren Mann bei ihrer eigenen Hochzeit zum ersten Mal getroffen hatte. Es war für die Mädchen damals nicht möglich, ihren Bräutigam vor der Hochzeit kennenzulernen. «Ich konnte ihn durch das Fenster sehen, als sein Vater mit ihm in unser Haus kam. Sie haben um meine Hand angehalten», erzählte sie, es war ein sonniger Wintertag, sie hatte meine kleine Schwester auf dem Schoß, streichelte sanft über ihr Haar und fuhr fort: «Ich habe in der gleichen Nacht geweint. Ich hatte Angst, denn er sah aus wie der Stamm einer Dattelpalme, ich wollte ihn nicht heiraten. Meine Mutter versuchte, mich davon zu überzeugen, dass ein kräftiger, starker Mann Glück im Leben bringe. Sie sagte mir, ich solle in der Hochzeitsnacht meinen Fuß mit etwas Druck auf den rechten Fuß meines Bräutigams legen. Dadurch würde ich das letzte Wort im Hause

grenadier et je me mettais à jouer avec. Aujourd'hui encore, il m'arrive de le faire, car je ne connais pas de meilleur remède à l'amertume que la proximité des arbres. Mais au lieu de jouer avec les brindilles, je m'en sers pour écrire un court poème sur le sol.

– Pourquoi un grenadier, vous n'avez pas d'autres arbres ? lui a demandé une étudiante.

– Si, bien sûr, mais dans notre culture, le grenadier est l'arbre de l'amour, d'ailleurs vous devriez le savoir », a-t-elle répondu en rangeant ses livres.

J'avais compris ce qu'elle voulait dire : ma grand-mère m'en avait déjà parlé. Les branches d'un grenadier sont chargées de grenades, mais une seule d'entre elles renferme un grain très particulier. Ce grain provient du paradis et celui qui aura la chance de le manger connaîtra l'amour, la joie et le bonheur.

« Ne partage jamais une grenade avec quelqu'un, mon fils, car tu risques de céder à un autre l'amour qui t'était destiné, m'avait bien recommandé ma grand-mère.

– Et toi ? Tu aimes beaucoup les grenades. Est-ce que tu as trouvé le grain spécial ? »

Elle avait ri : « Quand j'étais jeune, je parlais d'amour avec toutes les filles de mon village. On s'amusait, on plaisantait entre nous, mais on ne se disait que la moitié de nos secrets.

– Oui, mais dis-moi, est-ce que tu as trouvé le grain ? Raconte-moi : comment est-ce que tu as connu mon grand-père ? »

Ma grand-mère m'a alors expliqué qu'elle avait fait la connaissance de son mari le jour de leur mariage. À l'époque, une jeune fille n'avait pas le droit de rencontrer son fiancé avant les noces. « Je l'ai vu par la fenêtre lorsque son père est venu chez nous, avec lui, pour demander ma main », m'a-t-elle raconté par une belle journée d'hiver. Elle avait ma petite sœur sur les genoux et lui caressait doucement les cheveux. Elle a poursuivi : « Cette nuit-là, j'ai pleuré. J'avais peur, car il ressemblait au tronc d'un dattier et je n'avais pas du tout envie de l'épouser. Ma mère a essayé de me convaincre que c'était une chance d'avoir un mari fort et vigoureux. Elle m'a dit d'appuyer mon pied sur le pied droit de mon époux pendant la nuit de noces et que si je le faisais, j'aurais toujours le dernier mot à la maison.

– Mais c'est le cas ! Tu as appuyé vraiment fort, alors ! me suis-je exclamé.

– Non, je n'ai pas réussi.

– Et finalement, tu es heureuse de t'être mariée ? »

Elle a croisé ses mains et m'a regardé d'un air pensif.

« Est-ce que je suis heureuse ? Je ne sais pas, mon enfant. Je me suis mariée, c'est tout. »

haben.»

«Aber das hast du ja wirklich! Hast du fest gedrückt?», fragte ich verwundert.

«Nein, ich kam gar nicht dazu.»

«Und bist du durch diese Heirat glücklich geworden?» Nachdenklich faltete sie ihre Hände und schaute mich einen Moment an.

«Ob ich glücklich bin, das weiß ich nicht, mein Junge. Ich habe einfach geheiratet.»

Sie kannte das Glück nicht, und trotzdem strahlte sie stets Liebe und Licht aus und trug ein sanftes Lächeln. Sie war wie eine Sonnenblume: Sie benötigte keinen Kompass, um sich der Sonne zuzuwenden. Jede Begegnung mit ihr war für mich wie ein neuer Anfang, um das Leben im Irak zu ertragen. Sie hat für die Familie viel Gutes getan, trotzdem ist von ihr nicht viel geblieben. Das Haus, in dem sie mit meinem Großvater und ihren acht Kindern ein halbes Jahrhundert lebte, wurde verkauft und vom neuen Besitzer abgerissen, um Platz zu schaffen für eine Autowaschanlage. Auf meiner letzten Reise in den Irak musste ich feststellen, dass keines der über vierzig Enkelkinder etwas von ihr erzählen oder eine persönliche Erinnerung mit mir teilen konnte. Wie kann es sein, dass von einem Menschen, den alle geliebt haben, nichts bleibt, nicht einmal ein Foto?

Dass kein Granatapfelbaum in diesem Wald zu finden war, hatte mich nicht daran gehindert, dasselbe zu tun. Ich versuchte, wie meine Professorin meine Worte mit Ästen auf den Boden zu schreiben. Ich wischte das Laub zur Seite und schrieb ein kleines Gedicht:

*Ich bin der Fremde.
Ich habe Hoffnung
und einen Koffer voller Geheimnisse.
Beides trage ich und gehe,
wie ein Sufi, der geduldig
zu blühen versucht, wo immer
der Herr ihn hingepflanzt hat.*

Als ich die Zeilen auf dem Waldboden hinterließ, beruhigte mich der Gedanke, dass sich ein Leser wohl auch etwas fremd vorkommen würde, wenn er meine arabischen Zeichen antraf. Kann man sich in der Natur fremd fühlen?, fragte ich mich. In jenem Moment empfand ich absolute Liebe und Zugehörigkeit.

Elle ne savait pas ce qu'était le bonheur, mais elle irradiait d'amour ; elle était lumineuse et avait toujours un doux sourire. Comme un tournesol, elle savait toujours dans quelle direction se trouvait le soleil. Chaque fois que je la voyais, je me sentais renaître et cela m'aidait à supporter la vie en Irak. Elle a tant apporté à notre famille, et pourtant il reste peu de traces d'elle. La maison où elle a vécu avec mon grand-père et leurs huit enfants pendant un demi-siècle a été vendue, et le nouveau propriétaire l'a démolie pour construire à la place une station de lavage automobile. La dernière fois que je suis allé en Irak, je me suis rendu compte que sur plus de quarante petits-enfants, aucun ne pouvait me parler d'elle ou me raconter un souvenir personnel la concernant. Comment est-il possible qu'il ne reste rien, pas même une photo, d'une personne qui a été aimée de tous ?

Il n'y avait pas de grenadier dans cette forêt, mais cela ne m'a pas empêché de faire la même chose que ma professeure. J'ai entrepris de tracer des mots sur la terre à l'aide de brindilles. J'ai écarté les feuilles qui jonchaient le sol et j'ai écrit :

*Je suis l'étranger.
J'ai de l'espoir
et une valise pleine de secrets.
Je les porte tous deux et je vais,
comme un soufi qui, patiemment,
essaie de fleurir là
où Dieu a planté ses racines.*

En laissant ces quelques lignes sur le sol, j'ai pensé qu'un lecteur qui tomberait sur mes caractères arabes éprouverait sans doute, lui aussi, un sentiment d'étrangeté, et cela m'a apaisé. Peut-on se sentir étranger dans la nature ? À ce moment précis, j'ai ressenti un amour et un sentiment d'appartenance absolus.

Schäfchen im Trockenen

Anke Stelling

L'auteure / Die Autorin

Née en 1971 à Ulm, diplômée du *Deutsches Literaturinstitut Leipzig*, Anke Stelling est l'auteure de plusieurs romans et de scénarios. Son roman *Bodentiefe Fenster*, paru en 2015 chez Verbrecher Verlag, figure sur la longlist du prix littéraire de la Foire du livre de Leipzig 2015. En 2018, elle publie *Schäfchen im Trockenen* (Verbrecher Verlag), roman pour lequel elle obtient le prix littéraire de la Foire du livre de Leipzig en 2019. Anke Stelling vit à Berlin.

Anke Stelling, 1971 in Ulm geboren, absolviert Ende der 1990er Jahren ein Studium am Deutschen Literaturinstitut in Leipzig. Sie schreibt Romane, Kinderbücher und Drehbücher. Mit ihrem im Verbrecher Verlag erschienenen Roman *Bodentiefe Fenster* steht sie 2015 auf der Longlist des Deutschen Buchpreises. Für ihren Roman *Schäfchen im Trockenen* (Verbrecher Verlag, 2018) erhält sie 2019 den Preis der Leipziger Buchmesse. Anke Stelling lebt heute in Berlin.



Marion Schiegnitz

La traductrice / Die Übersetzerin

Après des études de langue et civilisation allemandes partagées entre Bordeaux et Berlin, Marion Schiegnitz effectue un Master professionnel de traduction littéraire à Strasbourg. S'ensuit une étape à Aix-la-Chapelle, où elle commence à exercer son activité de traductrice indépendante et où elle enseigne le français langue étrangère. En 2010, elle posera finalement ses valises à Bordeaux, où elle vit et travaille en tant que traductrice et professeur d'allemand.

Nach einem Studium der Germanistik und deutschen Geschichte in Bordeaux und Berlin absolviert Marion Schiegnitz ihren Master für Literaturübersetzung in Straßburg. Sie geht anschließend nach Aachen, wo sie als selbstständige Übersetzerin und Lehrerin für Französisch als Fremdsprache arbeitet. Seit 2010 lebt und arbeitet sie in Bordeaux als Übersetzerin und Deutschlehrerin.

marion.lavaud@orange.fr

Schäffchen im Trockenen, Anke Stelling

Verbrecher Verlag, 2018

272 pages / Seiten (11–15)

Ich habe beschlossen, alles zu erzählen. Nichts ist natürlich, alles ist gemacht, hängt miteinander zusammen, nutzt oder schadet dem einen oder der anderen, und was als selbstverständlich gilt, ist in besonderem Maße verdächtig.

Bea ist jetzt vierzehn und gehört initiiert. Aufgeklärt und eingeführt in die Welt der Küchenböden, Arbeitsteilung, Arbeitsverteilung, Putzjobs, Lohnkosten, Wohnkosten, Haupt- und Nebenkosten, Kosten-Nutzen-Rechnungen, das große Auf- und Abrechnen, monetär wie emotional.

Anders als meine Mutter werde ich nicht davon ausgehen, dass sie mit der Zeit schon erfährt, was sie wissen muss; anders als Renate und ihre Freundinnen werde ich nichts zurückhalten in der Vorstellung, dass meine Erzählung die Kinder negativ beeinflussen, entmutigen oder in ihrer Entfaltung behindern könnte. Im Gegenteil, ich stelle mir vor, dass ich sie ausrüste mit Wissen und Geschichten. Dass ich sie nicht naiv und leichten Mutes, sondern beladen mit Erkenntnissen und Interpretationen losschicke – Rüstung und Waffen wiegen nun mal.

Apropos Waffen.

Ich habe diesen Brief bekommen. Er ist an mich adressiert und enthält ein sauber gekniffenes Blatt Papier – die Kündigung unserer Wohnung, nein, falsch: eine Kopie der Kündigung unserer Wohnung zur Kenntnis. Denn unsere Wohnung ist in Wahrheit Franks, Frank ist der Hauptmieter, und er hat die Wohnung gekündigt.

Seit vier Jahren wohnen wir hier. Nachdem Frank und Vera in die K 23 gezogen sind, haben wir ihre Wohnung übernommen; ein Glücksfall, weil unsere bereits mit drei Kindern zu klein war und inzwischen hatten wir vier; ein Glücksfall, jemanden zu kennen, der einen achtzehn Jahre alten Mietvertrag besaß und nicht mehr brauchte.

Doch wie man in den Wald hineinruft, so schallt es heraus.

Der Brief ist die Quittung für das, was ich getan habe, deshalb ist er auch an mich und nicht an Sven oder an uns beide adressiert. Ich bin schuld an der Misere, ich habe Frank in die Lage gebracht, diese Konsequenz zu ziehen. Alles, was passiert, habe ich mir selbst zuzuschreiben, und das tue ich, hier in meiner Kammer, diesen zwei Quadratmetern neben der Berliner Altbauküche, eigentlich gebaut als Speisekammer, eigentlich der hintere Teil des Klos, mit dem sie sich das Fenster teilt. Die Kinder sind in der Schule beziehungsweise

J'ai décidé de tout raconter. Rien n'est naturel, tout est fabriqué, tout est lié, nuit ou profite à l'une ou à l'autre ; et ce qui semble aller de soi est particulièrement suspect. Bea a quatorze ans maintenant, elle doit savoir. Elle doit être informée, initiée au monde des revêtements de sol, de la répartition des tâches, de la division du travail, des jobs alimentaires, des charges salariales, des charges locatives, des charges principales et connexes, des calculs coûts-bénéfices, aux grands comptes et décomptes, financiers comme affectifs.

Contrairement à ma mère, je ne partirai pas du principe qu'avec le temps, elle finira bien par découvrir ce qu'elle doit savoir ; contrairement à Renate et ses amies, je ne me retiendrai pas par peur que mon récit ait une influence négative sur mes enfants, les décourage ou les empêche de s'épanouir. Au contraire, je m'imagine les équiper de savoir et d'histoires. Les envoyer continuer leur propre chemin, non pas naïfs et l'esprit léger, mais chargés de connaissances et d'interprétations. Il faut dire qu'une armure et des armes, ça pèse un certain poids.

En parlant d'armes.

Je viens de recevoir ce courrier. Il m'est adressé et contient une feuille de papier pliée bien proprement : la résiliation de notre bail ; enfin non, plutôt une copie de la résiliation de notre bail pour information. Car, en réalité, notre appartement est celui de Frank, Frank en est le locataire principal et c'est lui qui a résilié le bail.

Quatre ans que nous habitons ici. Quand Frank et Vera ont emménagé au K23, nous avons repris leur appartement ; une chance, car le nôtre était déjà trop petit avec trois enfants et entretemps nous en avons quatre ; une chance de connaître quelqu'un qui avait un bail signé il y a dix-huit ans et n'en avait plus besoin.

Mais qui sème le vent récolte la tempête.

Ce courrier, c'est la conséquence de mes actes, voilà pourquoi il m'est adressé à moi, et pas à Sven ni à nous deux. C'est moi la responsable de ce désastre ; c'est moi qui ai amené Frank à prendre cette décision. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, et c'est ce que je fais là, dans mon cagibi de deux mètres carrés accolé à ma cuisine berlinoise, le cellier à l'origine, en fait la partie arrière des toilettes avec la fenêtre en commun. Les enfants sont à l'école ou à la crèche, Sven à son atelier, qu'il occupe lui aussi provisoirement jusqu'à ce

Kita, Sven ist in seinem Atelier – das er auch nur zwischennutzt, bis der Investor den abgelehnten Bauantrag umformuliert hat und durchbekommt. Die Formulierung ist entscheidend. Ich starre auf den Brief.

»Sehr geehrte Damen und Herren«, steht da, unpersönlich, an die Hausverwaltung gerichtet, und für mich gibt es diesen Stempel, »Zur Kenntnis«, und überhaupt keine Anrede. Nur die grüne Stempelfarbe. Sehr amtlich. Sehr seltsam, wo Frank doch nicht das Amt ist, sondern ein alter Freund. Woher hat er bloß diesen Stempel? Hätte er nicht vielleicht mal anrufen können?

Nein. Frank will nicht mit mir reden.

»Geht ja auch nicht«, würde Vera sagen.

Vera hat mir schon vor Monaten eine E-Mail geschickt, in der stand: »Unser gemeinsamer Weg ist hier zu Ende.« Was ich nicht übersetzt hatte mit: »Überleg dir besser gleich mal, wo ihr hinzieht, als nächstes schick ich nämlich Frank.«

Ich hatte ihre E-Mail so verstanden, dass sie mir die Freundschaft kündigt, sich nicht mehr mit mir treffen mag.

»Ich liebe Dich«, stand da noch, und erst mit der Kündigung in der Hand fiel mir auf, dass es zwei Arten gibt, das zu sagen: schlicht und ergreifend, weil es stimmt – oder drohend, um eine Maßnahme einzuleiten. Eltern reden so. Und Götter.

Mit der Kündigung in der Hand wurde mir klar, dass Veras Art die zweite war, denn ich bin zwar nicht ihr Kind, aber eine uralte Freundin, quasi eine Wahlverwandte, und damit gelten die Familienregeln auch für mich.

Bei Vera in der Familie wurde die Liebe stets sehr betont, ganz egal, was für Scheußlichkeiten abliefen oder darauf folgten; Veras Liebeserklärung hätte mich misstrauisch machen müssen, schließlich habe ich »massiv die Regeln verletzt« und brauche mich deshalb »nicht zu wundern«.

Die Regel, die ich verletzt habe, heißt: »Schmutzige Wäsche wird nicht in der Öffentlichkeit gewaschen.« Auch ein schöner Spruch, der Familien zusammenhält. »Wäsche« steht für privat, »schmutzig« steht für nicht herzeigbar und »waschen« steht für ausplaudern, ver-raten, erzählen. Und wenn ich sage, dass Erzählen mein Beruf ist, dann sagt Ulf: »Dahinter kannst du dich bestimmt nicht verstecken.« Denn mein Beruf sei schließlich selbstgewählt. Es gibt ein Bilderbuch von Leo Lionni, in dem er den Beruf des Künstlers verteidigt. Das Buch war schon vor vierzig Jahren ein Renner und ist jetzt ein Klassiker – was nicht heißt, dass seine Botschaft durchgedrungen wäre.

In diesem Buch gibt es eine Gruppe von Mäusen, die für den Winter Vorräte sammeln und sich ordentlich abplagen – während eine von ihnen nur in der Sonne liegt und angeblich

que l'investisseur ait modifié sa demande de permis de construire, et réussisse à la faire passer. Le choix des termes est déterminant. Je garde les yeux fixés sur le courrier.

« Madame, Monsieur », la formule impersonnelle est adressée à la gérance de l'immeuble, et pour moi, il n'y a rien d'autre que ce tampon pour information. Seulement cette encre verte. Très administratif. Très étrange, quand on pense que Frank n'est pas l'administration, mais un vieil ami. D'où sort-il ce tampon ? Et il n'aurait pas pu appeler ?

Non. Frank ne veut pas me parler.

« En même temps, c'est impossible », dirait Vera.

Il y a quelques mois déjà, Vera m'a envoyé un mail dans lequel elle écrivait : « C'est ici que nos chemins se séparent. » Ce que je n'avais pas traduit par : « Tu ferais mieux de réfléchir dès maintenant à un nouvel appart, après c'est à Frank que tu auras à faire. »

Ce que j'avais compris de son mail, c'est qu'elle mettait un terme à notre amitié, qu'elle ne voulait plus me voir.

« Je t'aime », écrivait-elle aussi. Or, la résiliation du bail entre les mains, j'ai réalisé qu'il existe deux façons de le dire : tout simplement parce que c'est vrai ; ou alors sur un ton menaçant, qui annonce des sanctions. C'est ce que font les parents. Ou les dieux.

La résiliation du bail entre les mains, j'ai compris que Vera avait employé la seconde : si je ne suis pas son enfant, je suis une amie de longue date, presque une sœur, et à ce titre, les règles familiales sont valables pour moi aussi.

Dans la famille de Vera, on a toujours mis l'amour très en avant, qu'importe les horreurs qu'on pouvait se dire ou se faire ; la déclaration d'amour de Vera aurait dû me mettre la puce à l'oreille, étant donné que j'avais « sérieusement enfreint les règles » et donc je n'avais pas besoin de « feindre la surprise ».

La règle que j'ai enfreinte est la suivante : « On lave son linge sale en famille. » Encore un beau dicton qui resserre les liens. Le « linge », c'est la vie privée, « sale » s'applique à ce qui n'est pas montrable et « laver » signifie rapporter, révéler, raconter. Et si je dis que mon métier, c'est de raconter, Ulf réplique : « C'est loin d'être une excuse. » Car après tout, mon métier, je l'ai choisi.

Dans un de ses albums, Leo Lionni défend le métier d'artiste. Il y a quarante ans, le livre marchait déjà et aujourd'hui, c'est un classique. Ce qui ne veut pas dire que son message ait été entendu...

Ce livre raconte l'histoire d'une famille de mulots qui font leurs réserves pour l'hiver et qui s'appliquent à la tâche, tandis que l'un d'eux reste allongé au soleil et dit faire provision de couleurs, de soleil et de mots. Mais a-t-il seulement le droit de manger sa part des provisions, quand arrive l'hiver ? Et voici qu'à la fin de l'hiver, au moment le plus obscur et où les

Farben, Gerüche und Eindrücke sammelt. Hat die überhaupt ein Recht, von den Vorräten zu essen, wenn der Winter kommt? Doch siehe: Irgendwann im dunkelsten und hungrigsten Moment am Ende des Winters schlägt die Stunde der angeblich faul herumliegenden Maus, und sie rettet die anderen mit ihrer Beschreibung der Farben und Gerüche und des Geschmacks der Welt. »Du bist ja ein Dichter«, sagen die Mäuse, und die Künstlermaus wird rot und nickt.

Ob Leo wegen dieser Geschichte auch aus seiner Wohnung gejagt wurde? Bestimmt haben einige seiner Freunde mit Festanstellung sich in den stumpfsinnigen Sammelmäusen wiedergefunden, und seine Ex-Frau hat gesagt, wie arrogant er sei, sein offensichtliches Versagen als Familienernährer zur Weltenrettung aufzublasen. Aber wer weiß. Vielleicht haben sie auch alle gelacht und das Buch Freunden und Verwandten zum Geburtstag geschenkt, waren stolz auf Leo und dankbar, dass er sich die Mühe gemacht hat, ihrer Ambivalenz und dem ewigen Kampf um Lebensentwürfe Ausdruck zu verleihen.

Vera, Friederike, Ulf, Ingmar und so weiter waren jedenfalls nicht dankbar, dass ich Worte für unsere Misere gefunden hatte, im Gegenteil. Sie fanden schon »Misere« eine unzulässige Bezeichnung. Weil doch in Wahrheit alles gut war.

Gut: Es geschafft zu haben. Bis hierher gekommen zu sein, seine Schäfchen im Trockenen zu wissen – zumindest jedes im eigenen Zimmer, in der Kita oder an der Wunschschule, die der Einzugsschule aus diversen Gründen vorzuziehen ist.

Alle gesund. Und munter – zumindest nicht so schlecht gelaunt, dass was verändert werden müsste; noch genügt es, die miese Laune an den andern auszulassen, an all denjenigen, die sich nicht so benehmen, wie man es sich vorgestellt hat.

Mies: Diese Art von gutem Leben eine Misere zu nennen.

Im dunkelsten Moment habe ich statt von Sonne und Farben vom Dunkel des Moments erzählt – was nur manche Mäuse tröstlich finden, andere nicht, und manche von denen, die in meinem Dunkel eine Rolle spielen, haben sich verraten gefühlt und benutzt.

»Wer bist du, dass du deine Sicht über andere stellst?«, fragten sie. »Wer hat dir das bitte sehr erlaubt?«

Ich mir selbst. Die Dichtermaus.

provisions viennent à manquer, le mulot soi-disant paresseux voit son heure de gloire arrivée : il sauve les autres par son évocation des couleurs, du soleil et de la beauté du monde. « Mais tu es un poète ! », disent les mulots au mulot artiste, qui s'incline en rougissant.

Je me demande si Leo lui aussi a été chassé de son appartement à cause de ce livre. Certains de ses amis en CDI se sont sans doute reconnus dans les souris stakhanovistes et son ex-femme lui aura reproché son arrogance à se faire passer pour un superhéros alors qu'il est incapable de nourrir sa famille. Mais qui sait. Peut-être qu'ils ont tous ri, offert le livre à leurs proches pour leur anniversaire, qu'ils étaient fiers de Leo et lui étaient reconnaissants d'avoir pris la peine de mettre des mots sur leur ambivalence et l'éternelle question des choix de vie.

En tout cas, Vera, Friederike, Ulf, Ingmar, et les autres n'étaient pas reconnaissants que j'aie trouvé les mots pour dire notre situation désastreuse, au contraire. Pour eux, le fait même de parler de « situation désastreuse » était indécent. Parce qu'en vérité, tout allait parfaitement bien.

Bien : avoir réussi. Être parvenu jusqu'ici, savoir ses petits à l'abri, du moins chacun dans sa chambre, à la crèche ou à l'école de son choix, que l'on préfère, pour différentes raisons, à l'école de secteur.

Tous en bonne santé. Et de bonne humeur, du moins assez pour ne pas avoir à changer quoi que ce soit ; il suffit de déverser sa mauvaise humeur sur les autres, tous ceux qui ne se comportent pas comme on l'avait imaginé.

Mauvais : parler de situation désastreuse pour désigner cette belle vie.

Au moment le plus obscur, au lieu de parler du soleil et de couleurs, j'ai parlé de l'obscurité du moment. Seules quelques souris s'en sont trouvées consolées, d'autres pas, et parmi celles qui jouent un rôle dans mon obscurité, certaines se sont senties trahies, utilisées.

« Qui es-tu pour imposer ta vision des choses aux autres ? », m'ont-ils demandé. « Et qui te l'a permis ? »

Moi-même. La souris-poète.

Je suis Ariel Sharon

Yara El-Ghadban

L'auteure / Die Autorin

Yara El-Ghadban est anthropologue, ethnomusicologue, traductrice et romancière. Née en 1976 à Dubaï dans une famille de réfugiés palestiniens, elle a vécu à Londres, Buenos Aires, Beirut et Sanaa avant de s'installer à Montréal en 1989. Avant de se consacrer entièrement à l'écriture, elle a enseigné aux universités de Montréal et Ottawa. Ses deux premiers romans *L'Ombre de l'olivier* (2011) et *Le Parfum de Nour* (2015) sont également parus chez Mémoire d'encrier. Elle est lauréate du Prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton du Conseil des arts du Canada 2017.

Yara El-Ghadban ist Anthropologin, Musikethnologin, Übersetzerin und Schriftstellerin. Sie wird 1976 als Tochter palästinensischer Flüchtlinge in Dubai geboren und lebte in London, Buenos Aires, Beirut und Sanaa, bis sich die Familie 1989 in Montréal niederließ. Bevor sie sich ganz dem Schreiben widmete, unterrichtete sie an den Universitäten Montréal und Ottawa. Ihre ersten beiden Romane, *L'Ombre de l'olivier* (2011) und *Le Parfum de Nour* (2015), erschienen ebenfalls bei *Mémoire d'encrier*. Sie ist Preisträgerin des *Prix Victor-Martyn-Lynch-Staunton* des Canada Council for the Arts 2017.



Sophie Beese

La traductrice / Die Übersetzerin

Sophie Beese a fait des études de traductologie (anglais/français) à Leipzig et Londres et de traduction littéraire à Vienne. Son mémoire comparant les deux traductions allemandes du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir est actuellement publié chez Frank & Timme. Après avoir vécu en France, en Russie et au Luxembourg, elle réside actuellement à Bruxelles, où elle travaille en tant que traductrice pour la Commission européenne.

Sophie Beese studierte Übersetzungswissenschaften für die Sprachen Englisch und Französisch in Leipzig und London sowie Literaturübersetzen an der Universität Wien. Ihre Abschlussarbeit zur Erst- und Neuübersetzung von Simone de Beauvoirs *Le Deuxième Sexe* ist im Verlag Frank & Timme erschienen. Nach weiteren Auslandsaufenthalten in Frankreich, Russland und Luxemburg lebt sie heute in Brüssel und arbeitet als Übersetzerin für die Europäische Kommission.

sophie.beese@t-online.de

Je suis Ariel Sharon, Yara El-Ghadban
Mémoire d'encrier, 2018
136 pages / Seiten (19–21)

A Galevencici, pas d'électricité, pas d'eau courante. Les murs en bois de la maison sifflent dès que le vent se lève. Les nuits d'hiver, mes frères, mes sœurs et moi dormons si près du foyer que les étincelles brûlent les couvertures. À l'aube, l'écho de la hache de mon père glisse dans mon sommeil.

Sens-tu le battement contre le tronc de l'arbre ? C'est le rythme de mon enfance.

Ce sera pareil en Palestine, pour toi et ta sœur, Dita, perdus dans vos cahiers de grammaire pendant que Simuil, votre père, ratisse le foin dehors dans ce trou de moshav de Kfar Malal.

Une génération, une migration et tant d'adieux entre vous et moi, mes enfants... Pour arriver à quoi ? *Kakiye*, Arik, hmm ? On abandonne nos vies en Russie pour vivre tels des assiégés en Palestine ! Ton père ramasse le foin sans quitter la grange des yeux, craignant qu'elle soit incendiée. Et moi, je surveille l'horizon depuis la fenêtre, le fusil Mauser à portée de main.

Un fusil allemand, allemand !

Des juifs se font abattre par la même arme en Europe et moi, prête à abattre des Arabes avec mon Mauser. N'est-ce pas qu'elle est perverse la vie ? Oh oui ! Et toi, mon *zychik*, tu gambades le couteau caucasien à la main. Lapereau à peine sorti du clapier, fier de brandir l'arme que ton père t'a donnée pour ton cinquième anniversaire. À quoi bon fuir la guerre et se bâtir un pays ailleurs s'il faut faire encore la guerre pour y vivre ? Dormir, un bâton taché de sang sous le lit. Laisser son fils tout seul veiller sur les champs des nuits entières face aux voisins hostiles, pas bouger le petit doigt pendant qu'il se transforme en assassin, aller jusqu'à s'en réjouir. À quinze ans, tu t'entraînes déjà avec la milice. Du champ au camp de la Haganah. Du camp au champ de guerre. À quoi bon se sauver des gangs et des pogroms en Russie ?

In Galawenschitsi gibt es keinen Strom und kein fließendes Wasser. Der Wind pfeift durch die Holzwände. Im Winter schlafen meine Geschwister und ich so nah am Ofen, dass die Funken kleine Löcher in die Decken brennen. Im Morgengrauen höre ich im Halbschlaf die Axt meines Vaters.

Spürst du die Schläge gegen den Baumstamm? Das ist der Rhythmus meiner Kindheit.

Später, in Palästina, geht es deiner Schwester Dita und dir ähnlich, wenn ihr in diesem gottverdammten Moschaw Kfar Malal, in eure Grammatikbücher vertieft, gleichzeitig lauscht, wie eurer Vater Schmuël vor dem Haus das Heu zusammenreicht.

Eine Generation zwischen mir und euch, eine Emigration und so viele Abschiede ... Und wozu? *Kakije*, Arik, hm? Wir haben unser Leben in Russland aufgegeben und leben in Palästina wie im Belagerungszustand! Dein Vater harkt Heu und lässt dabei die Scheune nicht aus den Augen, aus Angst, sie könne angezündet werden. Und ich überwache vom Fenster aus den Horizont, das Mauser-Gewehr immer in Reichweite.

Ausgerechnet ein deutsches Gewehr!

In Europa werden mit dieser Waffe Juden ermordet und hier stehe ich, bereit, mit meiner Mauser Araber zu ermorden. Ist das Leben nicht pervers? Allerdings! Und du, mein *sajt-schik*, hüpfst mit dem Kosakenmesser herum. Kaum raus aus den Windeln, schwenkst du stolz die Waffe, die dir dein Vater zum fünften Geburtstag geschenkt hat. Wozu vor dem Krieg fliehen und anderswo ein Land gründen, wenn man, um dort leben zu können, auch wieder Krieg führt? Mit einem blutigen Knüppel unter dem Bett schläft. Den eigenen Sohn nächtelang allein die Felder vor den feindseligen Nachbarn bewachen lässt, tatenlos zusieht, wie er zum Mörder wird, sich sogar darüber freut. Mit fünfzehn kämpfst du schon in der Miliz. Vom Feld zum Feldlager der Hagana, vom Feldlager zum Schlachtfeld. Wozu bloß sind wir vor den Banden und Pogromen in Russland geflohen?

A-t-on vraiment avancé depuis ma jeunesse ? Pas d'un centimètre ! Peu importe. Je suis dans ma forêt maintenant, et tu es avec moi. Loin de toute cette *sobach'ya* de vie. S'il te plaît ! Fais pas cette mine choquée. C'est pas comme si tu m'avais jamais entendue jurer. Oublie que je suis ta mère. Regarde-moi, Arik. Non ! Détourne pas le visage. Je suis Véra. Je suis une femme. Et je jure. Et je crie !

Chut !

C'est la hache de ton grand-père. C'est bon, c'est bon, tout va bien. Il est là. Tout va bien. Non ! Touche-moi pas ! Je suis calme maintenant. Je suis calme... Excuse-moi, *sinyoula*. Ça fait si longtemps que j'ai ouvert la bouche. Longtemps que j'ai revisité tout ça. Kfar Malal. Galevencici. L'angoisse.

L'angoisse de ne pas entendre la hache de mon père le matin. Ces matins où le vent souffle fort et enterre l'écho. Pas savoir si le soleil va se lever. Si je vivrais une autre journée. Toi aussi tu l'as ressentie, cette angoisse. Beaucoup trop tôt, Arik. C'est de notre faute. À moi, à ton père. On t'a élevé fusil à la main. Plus j'y pense, plus je me rends compte combien nos enfances se ressemblent. On est rien que des souris dans un rouet.

Toute une vie à côtoyer la mort. Partir dans le bois, suivre son écho. Tantôt le chant des oiseaux, tantôt le galop des chevaux sauvages. Attendre le jour où elle viendrait, la mort. M'envelopper du bruissement des feuilles. Ruminer les conversations de la veille, les chuchotements d'amis, venus de la ville chargés d'histoires d'horreur de juifs abattus dans les rues d'Odessa, de Minsk, de Brest.

Au Yom Kippour ou à Pâque, ils nous rendent visite. Seuls juifs qu'on voit durant l'année. On se sent moins seuls quand ils sont chez nous. Mais ils arrivent avec leur lot de mauvaises nouvelles. Ne manquent jamais d'annoncer de terribles massacres à venir ! Suivent les discussions animées autour des gangs qui envahissent Odessa et ternissent la réputation des juifs. Les bandits du Roi Bénia Krik, Phroïm Gratch, Kolka Pakovski. On les appelle les *shtark*, les forts. Tu peux compter sur le yiddish pour ennoblir des truands qui intimident les autorités, terrorisent les commerçants de leur propre peuple, puis le lendemain, défendent ces mêmes commerçants avec poings et armes contre les nervis des pogroms ! C'est assez pour te rendre fou, te donner envie de tout abandonner. Et ils abandonnent.

Sind wir seit meiner Jugend wirklich vorangekommen? Nicht im Geringsten! Egal. Jetzt bin ich in meinem Wald und du bist bei mir. Weit weg von diesem *sobatschja* von Leben! Ich bitte dich. Jetzt guck nicht so entsetzt. Du hörst mich doch nicht zum ersten Mal fluchen. Ja, ich bin deine Mutter – na und? Schau mich an, Arik. Nein, dreh dich nicht weg. Ich bin Vera. Ich bin eine Frau. Und ich fluche. Und ich schreie!

Psst!

Hörst du? Da, die Axt deines Großvaters. Gut, alles in Ordnung. Er ist da. Dann ist alles gut. Nein, fass mich nicht an, ich habe mich schon wieder beruhigt. Ich bin ganz ruhig. Entschuldige, *synulja*. Es ist schon so lange her, dass ich den Mund aufgemacht habe. Mich an all das erinnert habe. Kfar Malal. Galawenschitsi. Die Angst.

Die Angst, wenn ich morgens die Axt meines Vaters nicht höre. Wenn der Wind so laut pfeift, dass er alle anderen Geräusche übertönt. Wenn ich nicht weiß, ob die Sonne wieder aufgehen wird. Ob ich einen weiteren Tag erlebe. Auch du kennst diese Angst, Arik. Hast sie viel zu früh kennengelernt. Daran sind wir schuld. Dein Vater und ich. Wir haben dich mit dem Gewehr in der Hand großgezogen. Je mehr ich darüber nachdenke, desto klarer wird mir, wie ähnlich sich unsere Kindheiten waren. Das Rad der Geschichte dreht sich einfach weiter.

Das ganze Leben verbringe ich mit dem Tod an meiner Seite. Laufe in den Wald, folge seinem Echo – mal ist es Vogelgezwitscher, mal der Galopp wilder Pferde. Warte auf den Tag, an dem er kommt. Hülle mich in das Blätterrauscheln. Grüble über die Gespräche vom Vorabend mit Freunden aus der Stadt, höre ihr Geflüster über niedergemetzelte Juden in Odessa, Minsk oder Brest.

Die Freunde besuchen uns an Jom Kippur oder zu Ostern. Die einzigen Juden, die wir im Jahr sehen. Wenn sie bei uns sind, fühlen wir uns weniger allein. Doch sie überbringen auch immer einen ganzen Packen schlechter Nachrichten. Sagen jedes Mal schreckliche Massaker voraus. Führen heftige Diskussionen über die Banden, die Odessa heimsuchen und die Juden in Verruf bringen. Die Gauner um „König“ Benja Krik, Froim Gratsch und Kolka Pakowski. Man nennt sie die *schtarken*. Auf Jiddisch klingen sie ganz nobel, diese Gangster, die die Behörden einschüchtern, selbst jüdische Händler in Angst und Schrecken versetzen und sie dann am nächsten Tag plötzlich mit Waffen und Fäusten

Ils partent en masse, les commerçants et les enfants des ghettos juifs. Comme si l'arrivée du vingtième siècle déclenchait un compte à rebours. Pour ne pas se dire exilés, ils se disent pionniers. Ils font l'*aliyah*. Ils n'émigrent pas. Non, non. Ils remontent vers la Terre promise. Quand c'est pas les gangs qui les poussent vers la Palestine, c'est la haine des voisins. Quand c'est pas la haine des voisins, c'est le rêve d'être pionnier.

Pas une visite du Yom Kippour sans le retentissement du nom de Herzl dans le salon. Oui, ce même Herzl, Arik, qu'on surnomme *Chozeh HaMedinah*. Le visionnaire de l'État. Ça te dit rien ? Ah ! Pour toi, comme pour tous les enfants des pionniers, nés en Palestine, c'est une légende, un héros. Les yeux ronds, le menton appuyé sur ton poing, tu écoutes ton père raconter l'histoire de ce Hongrois qui a transformé en réalité l'utopie de rassembler les juifs du monde à Jérusalem afin de leur donner un État et un territoire.

Eretz-Israël. Terre d'Israël !

gegen die Schergen der Pogrome verteidigen. Es ist zum Verrücktwerden, zum Davonlaufen! Und viele laufen davon. Scharenweise ziehen die Händler und Kinder der jüdischen Ghettos fort. Als ob der Beginn des 20. Jahrhunderts eine Zeitbombe ausgelöst hätte. Um nicht als Exilanten zu gelten, nennen sie sich Pioniere. Sie machen die *Alija*. Sie emigrieren nicht. Oh nein! Sie kehren ins Gelobte Land zurück. Wenn nicht die Banden sie nach Palästina treiben, dann der Hass der Nachbarn. Wenn es nicht der Hass der Nachbarn ist, dann der Traum, Pionier zu sein.

Bei jedem Besuch an Jom Kippur tönt der Name „Herzl“ durchs Haus. Ja, Arik, der Herzl, den sie *Kozeh ha'medina* nennen. Der Visionär des jüdischen Staates. Sagt dir der Name nichts? Ach komm. Für alle Kinder der Pioniere, die wie du in Palästina geboren wurden, ist Herzl eine Legende, ein Held. Mit großen Augen, das Kinn in die Hand gestützt, lauscht du deinem Vater, wenn er von Herzl erzählt – diesem Ungarn, der die Utopie verwirklicht hat, alle Juden der Welt in Jerusalem zusammenzubringen und ihnen einen Staat und ein Staatsgebiet zu geben.

Eretz Israel. Land Israel.

L'Éducation occidentale

Boris Le Roy

L'auteur / Der Autor

Boris Le Roy, né en 1972, est écrivain, scénariste et acteur. Pendant dix ans il est acteur, avant de se tourner définitivement vers l'écriture. Il suit une formation d'écriture audiovisuelle. Son premier long-métrage *Utopia*, développé au sein de La Fémis, est finaliste du Grand Prix du meilleur scénariste. Depuis, il travaille pour la télévision et le cinéma. Il écrit d'ailleurs trois romans de jeunesse, et en adapte deux pour le théâtre. En 2012, Actes Sud publie son premier roman, *Au moindre geste*, suivi de *Du Sexe* en 2014. Après avoir vécu plusieurs mois au Nigeria, il écrit *L'Éducation occidentale*. Le roman est très bien accueilli par la critique.

Boris Le Roy, geboren 1972, ist Schriftsteller, Drehbuch- und Theaterautor sowie Schauspieler. Nachdem er zehn Jahre als Schauspieler tätig war, studiert er audiovisuelles Schreiben, unter anderem an der Filmhochschule La Fémis. Sein erstes Drehbuch, *Utopia*, ist für den *Grand Prix du Meilleur Scénariste* nominiert. Seitdem schreibt er Drehbücher für Fernsehen und Kino. Daneben veröffentlicht er drei Jugendbücher, von denen er zwei für das Theater adaptiert, und die Romane *Au moindre geste* und *Du sexe* (Actes Sud). Sein dritter Roman *L'Éducation occidentale* erscheint 2019. Für die Recherchen lebt er mehrere Monate in Nigeria. Der Roman wird von der französischen Presse hoch gelobt.



Sara Fischer

La traductrice / Die Übersetzerin

Sara Fischer fait des études en sciences humaines et cinéma à Leipzig, Aix-en-Provence et Paris. Diplômée, elle séjourne plusieurs années à Turin, Vienne, Luxembourg et Berlin où elle travaille en tant qu'assistante de production de films, traductrice et professeur d'allemand. Depuis son retour en Allemagne en 2013, elle traduit pour les productions de télévision et de cinéma, pour lesquelles elle fait également des sous-titres.

Sara Fischer studiert Kultur- und Filmwissenschaften sowie Frankreichstudien in Leipzig, Aix-en-Provence und Paris. Es folgen mehrjährige Aufenthalte in Turin, Wien, Luxemburg und Berlin, wo sie als Produktions- und Redaktionsassistentin in Film- und Fernsehproduktionen arbeitet, Deutsch als Fremdsprache unterrichtet und sich zunehmend dem Übersetzen widmet. Seit 2013 lebt sie in Leipzig und arbeitet als freiberufliche Übersetzerin und Filmuntertitlerin für Französisch und Italienisch.

sarafischer@posteo.de

ABUJA / W. MARKET

13H30

Écrit Ona, prenant soin de ne révéler ni son identité ni l'objet de ce futur rapport confidentiel afin de sécuriser les notes qu'elle va consigner sur son carnet, avec précision, méticulosité, voire une insensibilité salvatrice, il s'agit de contrôler ses facultés mentales et motrices pendant la description fragmentaire du désastre, alors que la colonne de fumée s'élargit dans le ciel, et que les sirènes retentissent en continu, créant des effets de dissonances et de contrepoints, comme les dernières notes d'une fugue répétées en boucle, elles accompagnent le ballet incessant des secours qui transportent les victimes vers les ambulances orange rayé de noir, alignées les unes derrière les autres, prêtes à repartir une fois qu'elles seront chargées par ces infirmières, croix rouges dans le dos, et ces médecins en blouse verte, qui déposent les blessés, un à un, parfois deux par deux, sous la surveillance d'un policier, gilet pare-balles et mitraillette, devant lequel Ona s'arrête pour lui présenter son badge ONU avant de lui demander où se trouve le *deputy superintendent of police*, elle trouvera le DSP un peu plus loin, tenue réglementaire, chemisette bleue, béret noir et trois étoiles sur son galon, précise-t-il en indiquant le nuage de vapeur blanche, vers lequel Ona se dirige, passant devant un homme assis par terre, la chemise imbibée de sang, attendant les secours, il est comme égaré, somnambulique, se dit Ona, sans se retourner ni s'arrêter, ne pas se retourner ni s'arrêter, continuer sa progression, elle est à soixante mètres, peut-être cinquante, de l'épicentre quand elle repère l'homme en chemisette bleue, béret noir et trois étoiles sur son galon, le DSP donc, posé devant quelques journalistes braquant micros et caméras, il l'a vue, lui fait signe de la tête, continuant d'accorder son interview, il est question de l'explosion qui a secoué le marché ; d'une première estimation du nombre de morts et de blessés qui sera communiquée d'ici peu ; du Nigeria Fire Service qui éteint les derniers foyers et de la National Emergency Management Agency qui apporte les premiers soins, les blessés les plus graves étant conduits au National Hospital ; enfin de l'attentat qui n'a fait l'objet d'aucune revendication officielle à cette heure, mais le groupe État islamique en Afrique de l'Ouest, communément appelé Boko Haram, est fortement soupçonné, conclut-il avant de s'excuser, de tourner le dos aux journalistes qui vocifèrent

ABUJA/ W. MARKET

13.30 Uhr

Schreibt Ona in der Absicht, weder ihre Identität noch den Gegenstand dieses vertraulichen Berichts preiszugeben und so die Angaben zu schützen, die sie präzise und gewissenhaft, das heißt mit rettender Sachlichkeit in ihrem Heft festhalten wird, in der Bemühung, bei der stichworthaften Beschreibung der Katastrophe ihre mentalen und motorischen Impulse unter Kontrolle zu halten, während sich die Rauchsäule am Himmel ausbreitet und pausenlos Sirenen heulen, dissonant und kontrapunktisch wie die immer wieder neu einsetzenden Schlussklänge einer Fuge, die das rastlose Hin und Her der Rettungsleute begleitet, die die Opfer zu den orange-schwarz-gestreiften Krankenwagen tragen, welche aufgereiht darauf warten, wieder loszufahren, sobald die Sanitäterinnen mit dem Roten Kreuz auf dem Rücken und die Ärzte im grünen Kittel die Verletzten einzeln, manchmal auch zu zweit hineingelegt haben werden, bewacht von einem Polizisten mit kugelsicherer Weste und Maschinenpistole, an den Ona jetzt herantritt, ihren UN-Badge zeigt und fragt, wo sie den *deputy superintendent of police* finden könne, der DSP sei da vorn, der in Uniform, mit blauem Hemd, schwarzem Barett und drei Sternen auf der Schulterklappe, ergänzt er und deutet in Richtung der weißen Dampf- wolke, auf die Ona sogleich zuläuft, an einem Mann vorbei, der auf dem Boden kauert und in seinem blutgetränkten Hemd auf die Rettungskräfte wartet, völlig verwirrt, wie benommen, denkt Ona, ohne sich umzudrehen oder stehenzubleiben, sich nicht umdrehen, nicht stehen bleiben, immer weitergehen, sie ist sechzig, vielleicht fünfzig Meter vom Explosionsherd entfernt, als sie den Mann mit blauem Hemd, schwarzem Barett und drei Sternen auf der Schulterklappe, den DSP also, erblickt, der vor ein paar Journalisten steht, die Mikrofone und Kameras auf ihn richten, er hat Ona schon gesehen und nickt ihr zu, ohne sein Interview zu unterbrechen, in dem es um die Explosion auf dem Markt geht, um eine erste Prognose zur Zahl der Toten und Verletzten, die in Kürze bekannt gegeben werden soll, um den Nigeria Fire Service, der noch die letzten Brand- herde löscht, und die National Emergency Management Agency, die Erste Hilfe leistet, während die Schwerverletzten ins National Hospital gebracht werden, kurz, um das Attentat, zu dem sich noch niemand offiziell bekannt hat, wobei die Terrorgruppe Islamischer Staat in Westafrika, allgemein Boko Haram genannt, unter Verdacht steht, schließt er, entschuldigt sich dann und

tout à coup, frustrés, abandonnés et suppliants, mais le DSP ne les entend déjà plus, il salue celle qu'il attendait, la remerciant d'être venue, lui demandant de le suivre, marchant d'un pas rapide, tout comme le rythme de sa parole est rapide, à la limite du récitatif, entre ce devoir de professionnalisme, surjoué, et celui, plus sincère, de synthétisme : lui et ses hommes ont sécurisé le périmètre, repoussé en partie la foule, ne savent pas encore si la bombe a été posée ou si elle a été déclenchée par un kamikaze, une deuxième est peut-être sur les lieux, il y en a souvent une autre, voire deux, mais trois de ses agents spécialisés en explosifs se chargent d'inspecter la scène avant que les forces spéciales antiterroristes n'interviennent, ce qui n'est pas pour tout de suite, ajoute-t-il en soulevant le ruban en plastique jaune sur lequel est inscrit *CRIME SCENE – DO NOT CROSS*, laissant passer Ona, passant à son tour, reprenant sa marche, tous deux longeant la bande de sécurité qui retient la foule, envahissante, les hommes en boubou haoussa, *babanrigas* de toutes les couleurs, les uns en blanc et chapeau rouge, les autres en costume traditionnel, pantalon ample et tunique or, chaque pièce est taillée dans un même morceau de tissu, donnant à cette assemblée un aspect de graphie élémentaire qui vibre autant par la multiplicité des touches larges et juxtaposées les unes aux autres que par les mouvements des hommes qui piétinent, s'impatientent, s'avancent, cages thoraciques gonflées, bouches ouvertes, voix sortant des colonnes d'air en surrégime, ils veulent savoir ce qui s'est passé, révéler ce qu'ils ont vu ou entendu, mais Ona ne se fierait pas (uniquement) aux témoignages des survivants ou à ceux des badauds venus nombreux, se dit-elle, comme si elle avait besoin de se rassurer, faisant appel à ses connaissances techniques, sa routine, il en va de la valeur de la preuve, pense-t-elle, que le système judiciaire nigérian a adoptée depuis que le domaine de l'investigation a décidé que le témoignage – ou l'aveu – n'était pas une preuve mais un complément d'enquête, quiconque sait qu'un témoin peut mentir, mal interpréter ou ne pas se souvenir, alors que la valeur de l'identification scientifique, elle, est une valeur supérieure, nécessaire mais pas suffisante, après la multiplication des erreurs d'analyse et des détournements de preuve, elle est devenue un élément parmi d'autres, elle est probante, pas suprême, se dit Ona, qui sort de ses pensées quand elle frôle un policier s'opposant à la foule, montrant galons, pectoraux et pointant du doigt le ruban de sécurité : frontière infranchissable, prévient-il, avec une autorité naturelle, l'intensité de sa voix est au maximum de ses capacités pour contenir la masse qui gagne du terrain avec ce rythme traître d'une marée montante dont la vitesse n'est pas observable à l'œil nu mais mesurable à ce temps de rêverie entre deux retournements ; il faudra appeler du renfort, lâche-t-elle au DSP (...)

kehrt den Journalisten den Rücken zu, die sofort lauthals protestieren, empört, stehengelassen, bettelnd, doch der DSP hört sie schon nicht mehr, sondern begrüßt die Frau, die er schon erwartet hat, bedankt sich für ihr Kommen und bittet sie, ihm zu folgen, geht dann voraus, so schnell wie er weiterredet, an der Grenze zum Rezitativ, zwischen einer überzogenen Verpflichtung zur Professionalität und der – ehrlicheren – zur Synthese: Er und seine Männer hätten den Tatort gesichert und einen Teil der Leute zurückgedrängt, sie wüssten noch nicht, ob die Bombe gelegt oder von einem Selbstmordattentäter gezündet worden sei, vielleicht sei irgendwo noch eine zweite, oft gebe es noch eine oder sogar zwei, aber drei seiner Sprengstoffspezialisten durchsuchten gerade den Tatort, bevor die Antiterrorereinheit übernehme, was allerdings noch eine Weile dauern könne, fügt er hinzu und hebt das gelbe Plastikband mit der Aufschrift *CRIME SCENE – DO NOT CROSS* an, gewährt Ona den Vortritt, geht dann selbst hindurch und auch gleich weiter, mit ihr am Absperrband entlang, das die aufdringliche Menge zurückhält, Männer in den typischen Haussa-Gewändern, dreiteiligen *Babban Rigas* in allen Farben, die einen ganz in Weiß mit roter Kappe, die anderen traditioneller mit goldener Tunika über der weiten Hose, jedes Kleidungsstück aus demselben Stoff, was die Menge wie eine breite Linie aussehen lässt, die sowohl durch die Vielzahl der aneinandergereihten Farbtupfer ins Schwingen gerät als auch durch die Bewegungen der Männer, die unruhig auf der Stelle treten, ungeduldig werden, immer näher kommen, die Münder aufgerissen, die Brustkörbe aufgebläht, aus denen heisere, überdrehte Stimmen dringen, denn sie wollen wissen, was passiert ist, berichten, was sie gesehen oder gehört haben; aber sie wolle sich nicht – nur – auf die Aussagen der Überlebenden oder der vielen hinzugeströmten Neugierigen verlassen, denkt Ona, als müsste sie sich selbst beruhigen, und ruft sich ihre technische Expertise und Routiniertheit in Erinnerung, sondern auch auf deren Beweiswert, auf den sich die nigerianische Justiz inzwischen stützt, seit im Ermittlungsbereich eine Zeugenaussage – oder ein Geständnis – nicht länger als Beweis, sondern lediglich als Ergänzung der Untersuchung angesehen wird, denn bekanntermaßen kann ein Zeuge lügen, Dinge falsch auslegen oder Wichtiges vergessen, wohingegen die kriminaltechnische Identifizierung eine höhere Beweiskraft hat, eine notwendige, aber nicht hinreichende Bedingung ist, da es schon vermehrt zu Auswertungsfehlern gekommen ist oder Beweismittel veruntreut wurden, sodass die Kriminalistik auch nur ein Element unter anderen ist, aussagekräftig, aber nicht oberstes Gebot, überlegt Ona, wird dann aber aus ihren Gedanken gerissen, als sie einen Polizisten streift, Dienstgrad und Brustmuskeln ausgestellt, der sich der Menge entgegenstellt und mit dem Finger auf das Absperrband zeigt: Durchgang verboten, verfügt er mit natürlicher Autorität, die Stimme auf Maximallautstärke, um die Menge in Schach zu halten, die kaum merklich weiter vordrängt, wie das Meer bei Flut, dessen schnelles Ansteigen für das bloße Auge nicht sichtbar ist, aber zu ermessen, sobald sich der Blick nach einem Moment des Abschweifens wieder auf das Wasser richtet; wir müssen Verstärkung anfordern, wirft Ona ein (...)

Là où les chiens aboient par la queue

Estelle–Sarah Bulle

L’auteure / Die Autorin

Née en 1974 à Créteil, Estelle-Sarah Bulle est la fille d’un père guadeloupéen et d’une mère ayant grandi à la frontière franco-belge. Après des études à Paris et à Lyon, elle travaille pour des cabinets de conseil puis pour différentes institutions culturelles. Elle vit dans le Val-d’Oise.

Le roman autofictif *Là où les chiens aboient par la queue* est son début littéraire et a remporté de nombreux prix littéraires. Début 2020 paraît son livre de jeunesse *Les Fantômes d’Issa* à L’École des loisirs à Paris.

Estelle-Sarah Bulle wird 1974 in Créteil geboren. Ihr Vater stammt aus Guadeloupe, ihre Mutter aus Belgien. Nach ihrem Studium in Paris und Lyon arbeitet sie als Beraterin für Kulturinstitutionen, u. a. für den Louvre. Sie lebt in Val-d’Oise.

Der autofiktive Roman *Là où les chiens aboient par la queue* ist ihr literarisches Debüt und wurde mit zahlreichen Literaturpreisen ausgezeichnet. Anfang 2020 ist ihr Jugendbuch *Les Fantômes d’Issa* bei L’École des loisirs (Paris) erschienen.



Claire Schmartz

La traductrice / Die Übersetzerin

Née au Luxembourg, Claire Schmartz a fait des études de lettres modernes (allemandes et françaises), *cultural studies* et études théâtrales à Berlin et en Martinique. Depuis 2014, elle travaille dans le monde de l'édition ainsi que comme critique littéraire et correspondante culturelle pour des journaux. Elle traduit du français, de l'anglais et de l'espagnol en allemand et en luxembourgeois. Elle vit à Avignon.

Claire Schmartz ist dreisprachig in Luxemburg aufgewachsen, hat in Berlin und Martinique deutsche und französische Literatur-, Kultur- und Theaterwissenschaft studiert und lebt heute in Avignon. Sie ist seit 2014 im literarischen Verlags- und Agenturwesen tätig und arbeitet als Rezensentin und Kultur-Korrespondentin für verschiedene Zeitungen. Sie übersetzt aus dem Französischen, Englischen und Spanischen.

claire.schmartz@hotmail.com

Là où les chiens aboient par la queue, Estelle-Sarah Bulle
Liana Levi, 2018
293 pages / Seiten (9–15)

J'ai quitté Morne-Galant à l'aube parce que c'était la seule façon de ne pas cuire au soleil. Morne-Galant n'est nulle part, autant dire une matrice dont je me suis sortie comme le veau s'extirpe de sa mère : pattes en avant, prêt à mourir pour s'arracher aux flancs qui le retiennent. J'ai vu ça des dizaines de fois avant mes sept ans, la naissance du veau qui peut mal finir. Papa laissait toujours faire ; c'était à la nature de décider qui devait vivre et qui devait mourir.

Pourtant, il aimait ses bêtes. Il en avait cinq ou six au moment où je me suis sauvée. Elles vivaient autour de la maison, poussaient de longs beuglements rauques pour qu'on les mène au bac d'eau en tôle ondulée planté au milieu du terrain. Papa détachait une à une les chaînes qui les retenaient à des piquets et les bêtes couraient jusqu'au bac. Les jours de canicule, elles s'étranglaient s'il n'allait pas assez vite. Il les immobilisait d'un ordre sec et sonore, « Là ! », et il frappait les taureaux nerveux du plat de son coutelas. Les trois premiers mois, il laissait les petits sans attache, parce qu'ils restent de toute façon à côté de leur mère.

Hilaire traitait ses enfants comme il traitait ses animaux : un verre de tendresse, un seau d'autorité et un baril de « débrouyé zôt' ». Dans ce désert du bout du bourg, il n'y avait que nous et les bœufs. À une demi-heure à pied, sur le chemin principal qu'on ne pouvait pas appeler route, même avec les critères de l'époque, Morne-Galant somnolait, ramassé sur lui-même. Encore aujourd'hui, les Guadeloupéens disent de Morne-Galant : « Cé la chyen ka japé pa ké. » Je te le traduis puisque ton père ne t'a jamais parlé créole : « C'est là où les chiens aboient par la queue. »

J'en ai vu des chiens étranges et d'autres apparitions de minuit autour de la case, car Hilaire nous laissait souvent seuls et je restais à l'attendre près de la fenêtre. Dès le coucher du soleil, tandis que les poules montaient une à une se percher haut dans le manguier, nous fermions les volets. Le chant des criquets cotonnait tous les bruits autour de la maison. Nous, les enfants, jouions autour de la table nue. On se disputait une poupée d'herbe ou un souda effrayé¹. La nuit s'installait avec sa petite lune niellée. La lumière de la lampe à pétrole vacillait. On finissait par se cogner à l'obscurité en dépliant nos lits.

1 Souda : crustacé terrestre de la famille des bernard-l'hermite.

Ich habe Morne-Galant in aller Frühe verlassen, um nicht in der Mittagssonne zu verbrutzeln. Morne-Galant ist ein Nirgendwo, aus dem ich mich befreit habe wie ein Kalb aus der Gebärmutter – mit den Läufen voran und bereit zu sterben, nur um sich aus der Umklammerung zu lösen. Als kleines Kind hatte ich schon x-mal gesehen, was bei einer Geburt alles schiefgehen kann. Papa hat dabei nie eingegriffen; die Natur entschied, wer leben und wer sterben sollte.

Dabei mochte er seine Tiere. Als ich fort bin, hatte er fünf oder sechs Rinder. Sie standen angepflockt rund um unsere Hütte und muhten lang und heiser, damit wir sie zu der Wellblechtränke in der Mitte des Geländes führten. Papa löste eine Kette nach der anderen und die Tiere rannten los. Wenn er an besonders heißen Tagen nicht schnell genug war, erdrosselten sie sich fast. Dann brachte er sie mit einem kräftigen „Ho!“ zum Stehen und klatschte den nervösen Stieren mit der Machete an die Flanke. Die Kleinen band er die ersten drei Monate nicht an, weil sie von allein an der Seite ihrer Mutter blieben.

Seine Kinder behandelte Hilaire genau wie seine Tiere: ein Glas Zärtlichkeit, ein Eimer Autorität und ein Fass *débrouyé zôt*, kommt klar. In dieser Einöde gab es sowieso nur uns und die Rinder. Der Dorfkern von Morne-Galant döste eine halbe Stunde zu Fuß entfernt vor sich hin, über den Hauptweg, den man selbst damals nicht Straße hätte nennen können. Noch heute sagt man auf Guadeloupe über Morne-Galant: *Cé la chyen ka japé pa ké*. Ich übersetz dir das mal, dein Vater hat ja nie mit dir Kreol gesprochen: Dort, wo die Hunde mit dem Schwanz bellen.

Seltsame Hunde habe ich wirklich gesehen, und allen möglichen mitternächtlichen Spuk rings um unsere Hütte – weil Hilaire uns oft alleine gelassen hat und ich dann am Fenster auf ihn gewartet habe. Wenn die Sonne unterging, flatterten die Hühner eins nach dem anderen auf den Mangobaum und wir schlossen die Fensterläden. Das Zirpen der Grillen übertönte jedes andere Geräusch ringsherum. Wir Kinder spielten am leeren Tisch und zankten uns um eine Puppe aus Gras oder einen verängstigten Einsiedlerkrebs. Die Nacht breitete sich aus und brachte einen zarten Mond zum Vorschein. Das Licht der Petroleumlampe flackerte. Schließlich, verschluckt von der Dunkelheit, klappten wir die Betten aus. Und weil ich nie einschlafen konnte, öffnete ich einen Fensterladen und hielt Ausschau nach Hilaire.

Incapable de dormir, j'entrouvais le volet, à la recherche d'Hilaire à l'horizon.

À seize ans, j'ai attendu mon heure, j'ai bravé les esprits de la nuit et, au pipirit chantant, j'étais sur la route, partie sans me retourner. Qui sait, je connaîtrai peut-être encore quelques départs, jusqu'à ce que la Vierge m'ouvre les bras et dise de sa belle voix douce : « C'est fini », mais les deux seuls départs qui comptent, c'est celui de Morne-Galant en 1947, et celui de Pointe-à-Pitre vingt ans plus tard, l'après-midi où j'ai pris le premier vol pour Paris, abandonnant tout ce que j'avais bâti.

Voilà une éternité que je vis à Paris, et c'est comme si je n'avais toujours pas trouvé de chez-moi. Parfois, je croise d'autres Antillais, mais ils vivent plutôt en banlieue, cet autre nulle part où les immeubles ont poussé comme des fleurs malades au milieu de champs boueux. J'en vois peu dans la capitale où ce sont les plus malheureux et les plus coriaces qui s'accrochent ; il faut croire que les autres ont du sang de navet dans les veines.

J'ai connu les Algériens trop maigres qui travaillaient à l'usine. Les Chinois silencieux qui nous vendent les corossols qu'on faisait pousser comme rien derrière la case. Si je me dispute avec les Sénégalais qui vident mes poubelles et que je leur crie de retourner dans leur pays, ils me toisent et me traitent d'esclave vendue par les pères de leurs pères. Mais ce sont tous des étrangers, alors que moi, je suis aussi française que ces Blancs qui me prennent pour une Africaine.

Je me réchauffe auprès des sœurs du Sacré-Coeur, elles m'encouragent quand je massacre les cantiques avec ma voix aigre, et m'offrent des médailles miraculeuses. Elles aiment bien m'écouter parler, surtout les petites nouvelles ; des filles jaunes et fragiles qui viennent d'Indonésie ou quelque chose du genre, des Congolaises muettes qui deviennent trop bavardes au bout de quelques mois. Je ne suis pas allée plus loin que le certificat d'études, mais je sais bien raconter les choses, surtout quand il s'agit des anges qui me visitent.

J'ai eu de l'or dans les mains. Je te parle de vraies pépites, des petites choses lourdes et belles. Je n'ai jamais eu de patron et je n'en aurai jamais. Je ne suis pas de celles qui s'ennuient derrière les parloirs vitrés des administrations ou parcourent, le soir, serpillière à la main, les couloirs vides des tours de bureaux. Je ne m'inquiète pas pour un fils sans père qui tourne mal pendant que je m'éreinte. Mais longtemps, j'ai été comme eux tous, à organiser des mois à l'avance mon départ pour Pointe-à-Pitre afin de payer le billet le moins cher possible. À me raidir chaque fois qu'un Blanc plaisante sur mon accent ou mes cheveux.

Alors maintenant, petite, tu viens me voir, et tu te demandes où est notre place, à nous qui venons d'un entredeux du monde. Ton père, que j'ai élevé autant que je le pouvais, te

Mit sechzehn habe ich den richtigen Moment abgewartet, habe den Gestalten der Nacht den Rücken zugekehrt und war schon beim ersten Tschilpen des Pipirit auf und davon, ohne mich noch einmal umzudrehen. Wer weiß, vielleicht werde ich ja noch andere Neuanfänge erleben, bis die Jungfrau Maria mich in ihre Arme schließt und mit ihrer schönen, sanften Stimme sagt: „Es ist vorbei.“ Aber die einzigen wichtigen Aufbrüche bis jetzt waren der 1947 aus Morne-Galant und der zwanzig Jahre später aus Pointe-à-Pitre, als ich nachmittags den ersten Flug nach Paris nahm und alles hinter mir ließ, was ich aufgebaut hatte.

Jetzt lebe ich schon seit einer Ewigkeit in Paris und fühle mich trotzdem noch nirgendwo zuhause. Ich begegne zwar manchmal Leuten von den Antillen, aber die meisten leben in der Banlieue, in diesem anderen Nirgendwo, wo die Gebäude wie kranke Blumen aus Morastfeldern geschossen sind. Im Zentrum sehe ich sie kaum, nur die Unglücklichsten und die Zähesten bleiben hängen, als würden die anderen sofort kalte Füße bekommen. Ich habe zu dünne Algerier kennengelernt, die in der Fabrik arbeiten. Schweigsame Chinesen, die Cherimoyas verkaufen, wie sie auf Guadeloupe wie Unkraut hinter unserer Hütte gewachsen sind. Wenn ich mich mit den senegalesischen Müllmännern streite und sie anbrülle, doch wieder in ihr Land abzuhausen, ziehen sie mich auf und nennen mich eine von den Vätern ihrer Väter verkaufte Sklavin. Dabei sind sie die Ausländer und ich so sehr Französin wie die Weißen, die mich für eine Afrikanerin halten.

Bei den Ordensschwestern der Sacré-Coeur fühle ich mich aufgehoben. Sie ermutigen mich, auch wenn ich die Kirchenlieder mit meiner Stimme verunstalte, und schenken mir wundertätige Medaillons. Sie hören mich gerne reden, vor allem die kleinen Neuen: zerbrechliche gelbe Mädchen aus Indonesien oder so ähnlich, stumme Kongolesinnen, die nach ein paar Monaten geschwätzig werden. Ich habe nie studiert, aber ich kann gut erzählen – vor allem von den Engeln, die mich besuchen.

Ich hatte schon immer ein glückliches Händchen, konnte alles zu Gold machen. Ich hatte nie einen Chef und werde auch nie einen haben. Ich bin keine, die sich hinter Glastrennwänden von Verwaltungsbüros langweilt oder abends mit einem Wischmopp in der Hand durch leere Flure von Bürotürmen läuft. Ich muss mir keine Sorgen machen um einen vaterlosen Sohn, der auf die schiefe Bahn gerät, während ich mich kaputt mache. Aber auch ich habe lange meine Reise nach Pointe-à-Pitre Monate im Voraus planen müssen, um das billigstmögliche Ticket zu ergattern. Auch ich bin jedes Mal angespannt, wenn ein Weißer über meinen Akzent oder meine Haare witzelt.

Und jetzt kommst du zu mir, meine Kleine, und fragst, wo wir hingehören – wo doch ausgerechnet wir aus so einem Zwischending kommen. Ich habe deinen Vater erzogen, so

dira sans doute autre chose que ce que je vais te raconter, parce qu'un frère et une sœur peuvent être comme des étrangers l'un pour l'autre, et s'aimer quand même.

Tu dis que chez les Antillais, il n'y a pas de solidarité. Mais si tu mets dix personnes dans une salle d'attente, tu crois qu'ils vont finir par former une grande et belle famille ? La Guadeloupe, c'est comme une salle d'attente où on a fourré des Nègres qui n'avaient rien à faire ensemble. Ces Nègres ne savent pas trop où se mettre, ils attendent l'arrivée du Blanc ou ils cherchent la sortie.

Assieds-toi là, je vais te coiffer parce que ta tignasse a besoin d'un bon démêlage. Et d'abord, donne-moi tes mains. Tu vois, c'est pour ça qu'on se parle bien toi et moi. On a ce fluide, là, je le sens au bout de tes ongles. Tu sens ? Comme une onde électrique. C'est un fluide protecteur. Ne ris pas, un jour ça pourra te servir.

Tu as trente ans et j'en ai soixante-quinze. Bien que je sois ici, entre toi et moi c'est comme s'il y avait encore la barrière d'un siècle, sept mille kilomètres et un océan. Tu ne devineras jamais mon chemin, même si tu vas là-bas. Tu as connu les rues propres de la banlieue sans âme où tu es née. Ton père t'emmenait tous les matins à l'école en voiture. Moi, petite, je me réveillais au chant du coq dressé sous la fenêtre et j'allais à l'école à pied, quand j'y allais.

La nièce

C'est ainsi que mes conversations avec ma tante Antoine ont commencé. J'étais d'abord montée vers la rue Poulet sans la prévenir, désireuse de la surprendre dans son magasin, l'esprit empli de toutes mes questions. À la première sonnerie, deux chiens m'ont répondu avec des jappements asthmatiques. Elle a ouvert la porte en les grondant gentiment, comme l'aurait fait n'importe quelle vieille dame. Mais ce n'était pas une vieille dame.

gut ich konnte, aber er wird dir garantiert etwas anderes erzählen als ich. Ein Bruder und eine Schwester können wie Fremde füreinander sein und sich trotzdem lieb haben.

Du behauptest, dass es keinen Zusammenhalt unter den Bewohnern der Antillen gibt. Aber mal ehrlich, wenn du zehn Fremde in einen Wartesaal steckst, glaubst du wirklich, dass sie zum Schluss eine schöne große Familie bilden? Guadeloupe ist so ein Wartesaal, in den man Schwarze gesteckt hat, die nichts miteinander zu tun hatten. Und jetzt wissen diese Schwarzen einfach nicht, wohin mit sich, und warten auf den Weißen oder suchen den Ausgang.

Setz dich, ich mach dir die Haare. Die müssen mal ordentlich entwirrt werden. Aber zeig mir erstmal deine Hände! Ah ja, siehst du? Deswegen reden wir so miteinander, du und ich. Wir haben da so ein Fluidum, ich kann es bis in die Fingerspitzen fühlen. Spürst du's? Wie Strom! Das ist ein Schutzfluidum. Lach doch nicht, eines Tages könnte es dir nützlich sein.

Du bist dreißig und ich fünfundsiebzig. Auch wenn wir uns gegenüber sitzen, liegen zwischen dir und mir ein ganzes Jahrhundert, siebentausend Kilometer und ein Ozean. Selbst wenn du dahin zurückreist, wirst du meinen Weg nie verstehen können. Du bist die sauberen Straßen der charakterlosen Banlieue gewohnt, du bist dort geboren. Dein Vater hat dich jeden Tag mit dem Auto zur Schule gebracht. Als ich klein war, bin ich mit dem Hahnenschrei unter meinem Fenster aufgestanden und zu Fuß zur Schule gegangen – wenn ich überhaupt hingegangen bin.

Die Nichte

So haben meine Gespräche mit Tante Antoine angefangen. Beim ersten Mal ging ich ohne Ankündigung in die Rue Poulet, um sie in ihrem Laden zu überraschen, in Gedanken schon bei den Fragen, die ich ihr stellen wollte. Ich klingelte und sofort japsten zwei Hunde kurzatmig. Sie schloss die Tür auf und wies die Hunde zurecht, so freundlich wie jede alte Dame es getan hätte. Dabei war sie alles andere als das.

Le Cirque Interdit

Célia Flaux

L'auteure / Die Autorin

Célia Flaux naît en 1981 à Poitiers où elle habite encore à ce jour. Elle est écrivaine de fantasy et de science-fiction et publie depuis 2012 des contes, des nouvelles, notamment aux Éditions Voy'el. En 2015, son premier livre *Iceltane* paraît aux Éditions Voy'el, puis son deuxième roman jeunesse, *Le Cirque Interdit*, en 2019 aux Éditions Scrineo (à partir de 14 ans). Cette dystopie lui vaut d'être sélectionnée pour le Prix Utopiales Jeunesse 2019, tout comme pour le Prix des Incorrigibles 15-25 ans et le Prix Égalité Jeunesse 2020.

Célia Flaux, 1981 in Poitiers geboren, lebt heute als Schriftstellerin in ihrer Heimatstadt. Ihre bevorzugten Genres sind Fantasy und Science-Fiction. Seit 2012 veröffentlicht sie regelmäßig Kurzgeschichten in Magazinen und Anthologien vor allem bei den Éditions Voy'el. Nach ihrem Debütroman *Iceltane* (Éditions Voy'el, ab 14 Jahre) im Jahr 2015 erscheint 2019 ihr zweites Jugendbuch bei den Éditions Scrineo, *Le Cirque Interdit* (ab 14 Jahre). Mit dieser zeitnahen Dystopie wird sie für den Prix *Utopiales Jeunesse* 2019 nominiert und steht auf der Shortlist des *Prix des Incorrigibles* 15-25 ans und des *Prix Égalité Jeunesse* 2020.



Désirée Schneider

La traductrice / Die Übersetzerin

Désirée Schneider grandit à Berlin et fait ses études en France. Après une double-licence de Lettres Modernes et de LLCE Allemand à Nantes, elle se spécialise dans la traduction littéraire avec un master professionnel à Angers. Depuis la fin des études, elle vit entre Nantes et Berlin. Au sein de l'association BücherFrauen, elle organise des webinaires sur la traduction littéraire. Elle travaille en tant que traductrice depuis l'été 2019 et profite en automne 2020 d'une bourse de résidence unique de traduction littéraire à Fribourg en Allemagne, « Literarisches Tandem » sous la direction de Tobias Scheffel.

Désirée Schneider wächst in Berlin auf und studiert in Nantes und Angers französische Literatur, Germanistik und Literaturübersetzen. Sie pendelt zwischen Nantes und Berlin und organisiert im Rahmen der BücherFrauen-Akademie ehrenamtlich die Online-Seminare „Besser Übersetzen“ für Französisch und Englisch. Seit 2019 arbeitet sie als freiberufliche Übersetzerin. Im Herbst 2020 ist sie Stipendiatin des *Literarischen Tandems* „900 Jahre jung“ in Freiburg für Nachwuchsübersetzer*innen unter der Leitung von Tobias Scheffel.

livrebuch.berlin@gmail.com

Le Cirque interdit, Célia Flaux
Scrineo, 2019
256 pages / Seiten (9–12)

Trapèze au clair de lune

****Maria****

Le chapiteau jaune et bleu s'élève fièrement sur le gazon du bois de Boulogne, surmonté de drapeaux qui claquent au vent. Il flotte un air de fête, des odeurs sucrées de gaufre et de barbe à papa. Parmi la longue file d'attente qui s'amasse devant les portiques, de nombreux enrhumés portent le masque réglementaire. Les enfants piaffent d'impatience, les adultes rient fort et ces éclats de voix résonnent dans ma tête, tandis que la bise hivernale s'insinue sous le col de mon manteau. Le froid traverse la fine semelle de mes ballerines et je passe d'un pied sur l'autre pour me réchauffer. Pierre-Alexandre me frotte le dos et ce geste tendre me trouble. Lorsqu'il se comporte comme un père, je ne sais pas comment réagir.

Il fixe à nouveau l'écran de son téléphone, règle les alarmes qui veillent sur sa maison et je détaille sa silhouette massive du coin de l'œil. Son collier de barbe souligne sa mâchoire carrée et ses mèches poivre et sel ne manquent pas d'élégance. Son costume et son pardessus noir s'accordent avec mon tailleur-pantalon. Nous pourrions vraiment passer pour un père et sa fille, malgré nos couleurs de peau. Je suis noire et lui blanc.

Il enfonce les poings dans ses poches au risque de les déformer.

– Tu mérites mieux qu'un poste de secrétaire, Maria. Essaie de poursuivre tes études à l'université ! Avec tes notes, tu pourrais intégrer un master. Tu es jeune, tu as deux ans d'avance, pourquoi tout arrêter maintenant ?

– J'ai envie de travailler.

Grâce à mon tuteur, j'ai quitté le foyer social à seize ans. Il m'a trouvé un studio non loin de chez lui, s'est porté caution et m'aide encore à payer le loyer. Même s'il me le propose, je ne veux pas abuser.

– Dans ce cas, viens plutôt bosser chez l'Assurance avec moi.

– Monsieur d'Astier préfère que je mène cette mission d'abord.

J'ai croisé le président de l'Assurance lors d'un stage dans le service de Pierre-Alexandre et mon projet lui plaît. Il m'a promis un poste intéressant en cas de succès. Loin de partager

Trapez im Mondlicht

****Maria****

Kühn reckt sich das blaugelbe Zirkuszelt auf dem Rasen des Bois de Boulogne in die Höhe, auf den Mastspitzen sehe ich Wimpel im Wind flattern. Eine festliche Stimmung liegt in der Luft und es riecht süß nach Waffeln und Zuckerwatte. In der immer länger werdenden Schlange vor dem Eingang drängen sich zahlreiche Erkältete mit dem vorgeschriebenen Mundschutz. Kinder plappern aufgeregt, Erwachsene lachen laut, und die vielen Stimmenfetzen hallen in meinem Kopf, während mir der schneidende Nordwind in den Mantelkragen bläst. Die Kälte kriecht durch die dünnen Sohlen meiner Ballettaschen, ich trete von einem Fuß auf den anderen, um mich aufzuwärmen. Pierre-Alexandre rubbelt mir den Rücken, und diese liebevolle Geste verunsichert mich. Ich weiß nie, wie ich reagieren soll, wenn er sich wie ein Vater benimmt.

Nun starrt er wieder auf sein Handy, aktiviert seine Hausüberwachungsanlagen, und aus den Augenwinkeln mustere ich seine stattliche Gestalt. Ein Kinnstreifenbart betont seinen kantigen Unterkiefer und die graumelierten Haare wirken elegant. Sein Zweiteiler und sein schwarzer Mantel passen perfekt zu meinem Hosenanzug. Wir könnten wirklich als Vater und Tochter durchgehen, trotz unserer unterschiedlichen Hautfarben. Ich bin schwarz, er weiß.

Pierre-Alexandre steckt die Fäuste ohne Rücksicht auf das Ausbeulungsrisiko tief in die Taschen.

„Du hast was Besseres verdient als einen Job als Sekretärin, Maria. Versuch doch an der Uni zu bleiben! Mit deinen Noten könntest du einen Master machen. Du bist jung, hast zwei Jahre Vorsprung – warum willst du das jetzt aufgeben?“

„Ich will arbeiten.“

Dank meines Vormunds konnte ich schon mit sechzehn das Heim verlassen. Pierre-Alexandre besorgte für mich eine kleine Wohnung in seiner Nähe, übernahm die Bürgschaft und hilft mir immer noch, die Miete zu bezahlen. Doch auch wenn er mir weiter seine Hilfe anbietet, will ich seine Großzügigkeit nicht überstrapazieren.

mon enthousiasme, mon tuteur jure et l'inquiétude lui assombrit le regard.

– Il se sert de toi !

La file d'attente avance et nous passons sous le portique de sécurité, près d'une grande tête de clown au sourire farceur. Je regarde les enfants qui tendent leurs petits bras vers elle et la tapotent au passage, perdue dans mes pensées. À dix-huit ans, je n'ai plus l'âge de ces bêtises, mais le défi qui se cache ici ne me laisse pas indifférente. Nous parvenons devant le guichet, une petite cabine vitrée tenue par une jeune femme vêtue d'un curieux costume de dompteur, le fouet en moins.

– Deux places, s'il vous plaît. Voilà nos certificats médicaux.

Si j'étais cardiaque, il ne me viendrait pas à l'idée de venir au cirque, mais certains cherchent les émotions fortes à tout prix.

– Laisse-moi au moins payer, gronde Pierre-Alexandre dans mon dos.

– Non, c'est moi qui t'invite.

Dès que je tends mon poignet devant le terminal, ma montre déclenche le paiement sans contact. Mon interlocutrice m'adresse un clin d'œil amusé et son sourire commercial brille autant que ses épaulettes dorées.

Une fois sous le chapiteau, je me glisse jusqu'à deux places libres. Pierre-Alexandre bouscule ses voisins, grommelle des excuses, et sa maladresse d'ours pataud m'amuse. Moi, je me sens délicieusement anonyme parmi la foule qui bruisse autour de nous. Dans la pénombre, j'entends les conversations, le frottement des manteaux, les sièges qui grincent... Une rumeur étrange provient de l'autre côté du rideau. En tendant l'oreille, j'entends des percussions et des voix, comme une espèce de chant tribal. Je sens l'excitation du public, son attente du grand frisson, et mon cœur accélère. Les capteurs de ma montre réagissent et une vibration me rappelle à l'ordre. J'éteins le tracker santé. Si le problème persiste, je risque un appel du médecin de garde.

(...)

Une lumière bleue baigne la salle et les gradins s'estompent dans l'ombre. Le spectacle commence.

La lune nuageuse qui apparaît sur la toile du chapiteau ondule sous l'effet du vent, sa surface frémit, son sourire prend vie. Près d'elle, des trapèzes luisent comme des traits de lumière. Quatre Pierrot s'avancent sur les échafaudages situés de part et d'autre de la piste. Leurs costumes blancs se parent de liserés d'argent et des larmes scintillent sur leurs joues. Mon cœur accélère quand l'un d'entre eux s'élançait loin, très loin au-dessus de nos têtes. Il défie la pesanteur, insensible au vertige qui me gagne, puis s'immobilise tête en bas. Le public s'enivre de sensations fortes au rythme de la musique romantique qui se répand

„Dann arbeite bei der Versicherung doch mit mir zusammen!“

„Monsieur d’Astier meint, ich soll zuerst diesen Auftrag erledigen.“

Monsieur d’Astier, den Versicherungspräsidenten, habe ich bei einem Praktikum in Pierre-Alexandres Abteilung kennengelernt, und er mag mein Vorhaben. Er hat mir eine interessante Stelle versprochen, wenn ich damit Erfolg habe. Mein Vormund dagegen ist alles andere als begeistert, er flucht und sein Blick verfinstert sich vor Sorge.

„Er nutzt dich doch nur aus!“

In der Warteschlange geht es voran und wir gelangen zur Sicherheitsschleuse in der Nähe eines großen Clownkopfes mit schelmischem Grinsen. Gedankenverloren schaue ich den Kindern zu, wie sie ihre kleinen Arme ausstrecken und ihn im Vorbeigehen tätscheln. Für solche Späße bin ich mit achtzehn zu alt, doch in diesem Zirkus gibt es etwas, dem ich unbedingt auf den Grund gehen muss. Wir erreichen das Kassenhäuschen, hinter dessen Scheibe eine junge Frau in einem schrillen Dompteur-Kostüm sitzt, nur die Peitsche fehlt.

„Zwei Karten, bitte. Hier die Gesundheitszeugnisse.“

Ich würde mit Herzproblemen bestimmt nicht in den Zirkus gehen, aber manche suchen eben auf Teufel komm raus einen Kick.

„Lass mich wenigstens bezahlen“, murrte Pierre-Alexandre hinter mir.

„Nein, heute lade ich dich ein.“

Ich halte mein Handgelenk vor das Lesegerät und sofort löst meine Uhr die kontaktlose Zahlung aus. Die Dompteurin zwinkert mir zu und ihr Zahnpasta-Lächeln strahlt genauso wie ihre goldenen Schulterklappen.

Im Zelt schlängele ich mich zu zwei freien Plätzen durch. Hinter mir rempelt Pierre-Alexandre Leute an und grummelt Entschuldigungen, seine bärenhafte Tollpatschigkeit amüsiert mich. Die flüsternde Menschenmenge gibt mir ein herrliches Gefühl von Anonymität. Im Halbdunkel vernehme ich Gespräche, das Rascheln der Winterjacken, das Quietschen der Sitze... Durch den Vorhang dringen seltsame Geräusche. Wenn ich die Ohren spitze, kann ich Trommeln und Stimmen vernehmen, wie Stammesgesänge. Ich spüre die Aufregung der Zuschauer, ihre Vorfreude auf den Nervenkitzel und mein Herz schlägt schneller. Die Sensoren meiner Uhr reagieren sofort und ein Vibrieren mahnt mich zur Vernunft. Ich schalte meinen Gesundheitstracker aus, sonst riskiere ich einen Anruf vom Bereitschaftsarzt.

(...)

Die Manege wird nun in blaues Licht getaucht und die Zuschauerränge verschwinden im Dunkeln. Die Vorstellung beginnt.

Über uns erscheint ein Mond auf der Zeltplane, der Wind draußen bringt ihn in Bewe-

sous le chapiteau. Les amants de la lune bondissent, tourbillonnent, enchaînent les cabrioles pour séduire l'astre qui les contemple d'un air bienveillant. Vrilles et saltos, leurs corps souples s'arquent et se balancent tels des reflets de lumière sur l'eau. Lorsqu'un air solennel retentit, un voltigeur se lance dans un saut périlleux. Sa grâce et sa force me coupent le souffle, mais lors de la réception, ses mains manquent celles de son partenaire, qui repart en arrière sans lui. Il tombe...

Malgré la peur qui me tord le ventre, je ne peux détourner les yeux de cette chute interminable. Mes poings se pressent contre ma bouche pour étouffer un cri. Pierrot va s'écraser sur la piste, son beau costume se tachera de sang ! Non, il rebondit sur le filet, esquisse une révérence en guise d'excuse et saute vers l'échafaudage. Je tremble de soulagement, tandis que la foule soupire en chœur.

gung, lässt sein Gesicht erzittern und belebt sein Lächeln. Nicht weit darunter glänzen Trapezstangen. Vier Pierrots erscheinen auf den beiden Gerüsten oberhalb der Manege. Ihre weißen Kostüme sind mit silbernen Borten geschmückt und Tränen glitzern auf ihren Wangen. Mein Herz klopft, als einer von ihnen sich in die Luft schwingt, weit, sehr weit über unseren Köpfen. Mir wird schon beim bloßen Zusehen schwindelig, aber er trotz gelassen der Schwerkraft und bleibt dann kopfüber hängen.

Der Rhythmus von atmosphärischer Musik erfüllt das Zelt, und das Publikum berauscht sich an der Spannung. Die mondverliebten Pierrots springen und wirbeln durch die Luft und vollführen ein Kunststück nach dem andern, um das gutmütig auf sie herabsehende Gestirn zu umgarnen. Schrauben, Saltos – ihre gelenkigen Körper verbiegen sich und schwingen wie Lichtreflexe auf Wasser hin und her. Eine dramatische Melodie setzt ein und ein Trapezkünstler wagt einen Rückwärtssalto: Seine Anmut und seine Kraft rauben mir den Atem, doch dann verpasst er die Hände seines Partners – und der schwingt ohne ihn zurück. Er fällt...

Die Angst stülpt mir den Magen um, trotzdem kann ich meine Augen nicht von seinem endlosen Sturz lösen. Ich presse die Fäuste auf den Mund, unterdrücke einen Schrei: Gleich kracht Pierrot auf den Boden und sein Kostüm färbt sich blutrot! Aber nein, er federt vom Fangnetz ab, deutet entschuldigend eine Verbeugung an und hüpfert zum Gerüst. Ich zittere, die Menge seufzt vor Erleichterung auf.

À la ligne. Feuilletts d'usine.

Joseph Ponthus

L'auteur / Der Autor

Joseph Ponthus est né en 1978. Après des études de littérature et de travailleur social, il travaille comme éducateur spécialisé en banlieue parisienne pendant dix ans. En 2015, il s'installe en Bretagne avec son épouse mais n'y trouve aucun emploi dans son secteur. Il travaille alors comme intérimaire pendant plus de deux ans. Son premier roman *À la ligne. Feuilletts d'usine* raconte cette expérience. Publié en 2019 le roman s'est vendu à plus de 40 000 exemplaires, est traduit en sept langues et a reçu de nombreux prix dont le Grand Prix RTL Lire 2019, le Prix Jean Amila-Meckert et le Prix Eugène Dabit du roman populiste.

Joseph Ponthus, 1978 geboren, studiert Literatur und Sozialpädagogik, bevor er zehn Jahre als Sonderpädagoge in Pariser Vororten tätig ist. Der Liebe wegen zieht er 2015 in die Bretagne, findet jedoch in seiner Branche keine Anstellung und arbeitet deshalb zweieinhalb Jahre als Zeitarbeiter. Von dieser Erfahrung handelt sein erster Roman *À la ligne. Feuilletts d'usine*. Der 2019 erschienene Versroman hat sich über 40.000 Mal verkauft, ist in sieben Sprachen übersetzt und mehrfach ausgezeichnet u.a. mit dem *Grand Prix RTL Lire 2019*, dem *Prix Jean Amila-Meckert* und dem *Prix Eugène Dabit du roman populiste*.



Mira Lina Simon

La traductrice / Die Übersetzerin

Mira Lina Simon travaille après des études d'art dramatique, de littérature allemande moderne et de langues romanes, en tant que productrice et chargée de communication dans les arts vivants et la littérature. En 2019, elle se concentre sur son travail de traduction et participe au Programm *Hieronymus* du *Deutscher Übersetzerfonds* et à l'atelier Transfert-Théâtral. À l'occasion du programme Goldschmidt, elle porte le projet de traduction de *À la ligne. Feuilles d'usine* de Joseph Ponthus. La traduction sera publiée par Matthes & Seitz Berlin en 2021. Mira Lina Simon vit à Berlin.

Mira Lina Simon arbeitet nach ihrem Studium der Theaterwissenschaft, der Neueren Deutschen Literatur und Romanistik zuerst als Produzentin sowie im Bereich Presse- und Öffentlichkeitsarbeit in der darstellenden Kunst und Literatur. 2019 konzentriert sie sich auf ihre übersetzerische Tätigkeit und nimmt am Hieronymus-Programm des DÜF teil sowie an der Werkstatt Theater-Transfer. 2021 erscheint ihr Übersetzungsprojekt im Rahmen des Goldschmidt-Programms *À la ligne. Feuilles d'usine*, von Joseph Ponthus bei Matthes & Seitz Berlin. Mira Lina Simon lebt in Berlin.

miralinasimon@gmail.com

À la ligne. Feuilletts d'usine., Joseph Ponthus
Éditions de la Table ronde, 2019
266 pages / Seiten (11–15)

En entrant à l'usine

Bien sûr j'imaginai

L'odeur

Le froid

Le transport de charges lourdes

La pénibilité

Les conditions de travail

La chaîne

L'esclavage moderne

Je n'y allais pas pour faire un reportage

Encore moins préparer la révolution

Non

L'usine c'est pour les sous

Un boulot alimentaire

Comme on dit

Parce que mon épouse en a marre de me voir traîner dans le canapé en attente d'une
embauche dans mon secteur

Alors c'est

L'agroalimentaire

L'agro

Comme ils disent

Une usine bretonne de production et de transformation et de cuisson et de tout ça de
poissons et de crevettes

Je n'y vais pas pour écrire

Mais pour les sous

À l'agence d'intérim on me demande quand je peux commencer

Je sors ma vanne habituelle littéraire et convenue

Bevor ich zur Fabrik kam
Dachte ich natürlich an
Den Geruch
Die Kälte
Das Schleppen schwerer Lasten
Die Erschöpfung
Die Arbeitsbedingungen
Das Fließband
Die moderne Sklaverei

Ich bin dort nicht für eine Reportage hin
Und schon gar nicht für eine Revolution
Nein
Die Fabrik ist für die Kohle
Ein Brotjob
Wie man sagt
Weil meine Frau es satt hat mich auf der Couch auf eine Anstellung in meiner Branche
warten zu sehen
Also
Lebensmittelindustrie
LM
Wie sie sagen

Eine bretonische Fisch- und Garnelenproduktions- und
-verarbeitungs- und -gar- und all das-fabrik
Ich geh dort nicht zum Schreiben hin
Sondern für die Kohle

In der Zeitarbeitsfirma werde ich gefragt wann ich anfangen kann
«Wenn morgens fahle Sonne frühe Gärten bleicht»

« Eh bien demain dès l'aube à l'heure où blanchit la campagne »
Pris au mot j'embauche le lendemain à six heures du matin

Au fil des heures et des jours le besoin d'écrire s'incruste tenace comme une arête dans
la gorge
Non le glauque de l'usine
Mais sa paradoxale beauté

Sur ma ligne de production je pense souvent à une parabole que Claudel je crois a écrite
Sur le chemin de Paris à Chartres un homme fait le pèlerinage et croise un travailleur
affairé à casser des pierres
Que faites-vous
Mon boulot
Casser des cailloux
De la merde
J'ai plus de dos
Un truc de chien
Devrait pas être permis
Autant crever
Des kilomètres plus loin un deuxième occupé au même chantier
Même question
Je bosse
J'ai une famille à nourrir
C'est un peu dur
C'est comme ça et c'est déjà bien d'avoir du boulot
C'est le principal
Plus loin
Avant Chartres
Un troisième homme
Visage radieux
Que faites-vous
Je construis une cathédrale

Puissent mes crevettes et mes poissons être mes pierres

Witzle ich wie gewohnt mit Hugo
Beim Wort genommen fang ich am nächsten Morgen um sechs Uhr an

Im Laufe der Stunden und Tage setzt sich das Bedürfnis zu Schreiben hartnäckig fest
wie eine Gräte im Rachen
Nicht die Ödnis der Fabrik
Sondern ihre paradoxe Schönheit

An meinem Förderband denke ich oft an eine Parabel von ich glaube Claudel
Auf seinem Pilgerweg von Paris nach Chartres trifft ein Mann einen Arbeiter beim
Steineklopfen
Was machen Sie
Schuften
Felsblöcke rollen
Scheiße
Mein Rücken ist hin
Sauerei
Dürfte nicht erlaubt sein
Kannste gleich verrecken
Ein paar Kilometer weiter ein zweiter bei der gleichen Arbeit
Gleiche Frage
Ich rackere
Hab eine Familie zu ernähren
Ist hart
Aber ist so und immerhin Arbeit
Das ist das Wichtigste
Noch weiter
Kurz vor Chartres
Ein dritter Mann
Strahlende Augen
Was machen Sie
Ich baue eine Kathedrale

Mögen meine Garnelen und meine Fische meine Steine sein

Je ne sens plus l'odeur de l'usine qui au départ m'agaçait les narines
Le froid est supportable avec un gros pull-over un sweat-shirt à capuche deux bonnes paires
de chaussettes et un collant sous le pantalon
Les charges lourdes me font découvrir des muscles dont j'ignorais l'existence
La servitude est volontaire
Presque heureuse

L'usine m'a eu
Je n'en parle plus qu'en disant
Mon usine
Comme si petit intérimaire que je suis parmi tant d'autres j'avais une quelconque propriété
des machines ou de la production de poissons ou de crevettes
Bientôt
Nous produirons aussi les coquillages et crustacés
Crabes homards araignées et langoustes
J'espère voir cette révolution
Gratter des pinces même si je sais par avance que ce ne sera pas possible
Déjà qu'on ne peut pas sortir la moindre crevette
Il faut bien se cacher pour en manger quelques-unes
Pas encore assez discret la vieille collègue Brigitte m'avait dit
« J'ai rien vu mais gaffe aux chefs s'ils t'attrapent »
Depuis je loucedé sous mon tablier avec ma triple paire de gants qui me coupent de
l'humidité du froid et de tout le reste pour décortiquer et manger ce que j'estime être à tout
le moins une reconnaissance en nature

Je m'emballe
Revenons à l'écrit
« J'écris comme je parle quand l'ange de feu de la conversation me prend comme prophète »
écrivait en substance dans je ne sais plus quoi Barbey d'Aurevilly
J'écris comme je pense sur ma ligne de production divaguant dans mes pensées seul
déterminé
J'écris comme je travaille
À la chaîne
À la ligne

Ich rieche den Gestank der Fabrik nicht mehr der mir zu Anfang in die Nase stach
Die Kälte ist mit einem dicken Pullover einem Kapuzen-Sweatshirt zwei Paar Socken und
einer langen Unterhose zu ertragen
Die schweren Lasten lassen mich Muskeln entdecken die ich nicht kannte
Die Knechtschaft ist freiwillig
Fast beglückend

Die Fabrik hat mich rumgekriegt
Ich sage nur noch
Meine Fabrik
Als hätte ich kleiner Zeitarbeiter unter all den anderen irgendeinen Besitzanspruch an den
Maschinen oder der Fisch- und Garnelenproduktion
Bald
Produzieren wir auch Muscheln und Schalentiere
Krabben Hummer Seespinnen und Langusten
Ich hoffe diese Revolution noch zu erleben
Scheren zu klauen obwohl ich schon im Voraus weiß das geht nicht
Nicht mal die kleinste Garnele dürfen wir uns angeln
Man muss sich gut verstecken will man ein paar verdrücken
Noch nicht unauffällig genug hat mir die alte Brigitte gesagt
«Ich hab nichts gesehen aber pass auf wenn die Chefs dich drankriegen»
Seitdem pule ich heimlich unter der Schürze mit meinen dreifachen Handschuhen
die mich vor der Feuchtigkeit der Kälte und all dem schützen und esse was ich
allermindestens für eine Anerkennung in Naturalien halte

Ich steigere mich rein
Zurück zum Geschriebenen
«Ich schreibe wie ich spreche wenn der Feuerengel der Konversation mich als Prophet
auserwählt» schrieb in etwa in ich weiß nicht mehr wo Barbey d'Aurevilly
Ich schreibe wie ich denke an meinem Förderband in meinen Gedanken umherirrend
alleine unbeirrbar
Ich schreibe wie ich arbeite
Am laufenden Band
Am Fließband

Impressum

Rédaction / Redaktion:

Sophie Beese, Claire Carnin, Camille Ducros, Clea Eden, Sara Fischer, Aurélien Monnet, Marion Schiegnitz, Claire Schmartz, Désirée Schneider, Mira Lina Simon

Coordination éditoriale et relecture des textes en français /

Koordination und Lektorat der französischen Texte: Julie Bierling

Relecture des textes en allemand / Lektorat der deutschen Texte:

Pour le BIEF / Für das BIEF: Katja Petrovic, Juline Monnier-Sourdout

Pour l'OFAJ / Für das DFJW: Jérémy Rossignol, Gaëlle Dolmazon, Annette Schwichtenberg

Photos / Fotos: ©Frankfurter Buchmesse / Nurettin Cicek

Photo / Foto Claudia Hamm: © Michael Donath

Photo / Foto Stéphanie Lux: © Sophie Jandl

Graphisme / Grafik:

Juliane Bartel, Michaela Anzer

Impression / Druck:

Graph 2000, Argentan

© OFAJ/DFJW, 2020



En coopération avec / In Zusammenarbeit mit



www.buchmesse.de



www.bief.org



www.prohelvetia.ch

